

## **Accords tacites, combats ritualisés, trêves et fraternisations durant la Grande Guerre**

Le film de Christian Carion, *Joyeux Noël*, et le documentaire de Michaël Gaumnitz, *Premier Noël dans les tranchées*, précédés par *War Game*, film d'animation de Michael Foreman, ont en 2005 fait largement connaître les fraternisations de Noël 1914. La sortie et le visionnage de ces œuvres permit à un groupe de 11 élèves de Première du Lycée Louis Lapicque d'Epinal, *tous volontaires*, de travailler sur le phénomène des accords tacites, trêves et fraternisations durant la Grande Guerre, sous l'égide de trois professeurs (Allemand, Anglais, Histoire-géographie), entre septembre 2005 et mars 2006. Les pages qui suivent vous permettront de découvrir en quoi consistait ce phénomène, quelles en furent certaines manifestations sur le front de la VII<sup>e</sup> Armée française (dans les Vosges et en Alsace), les productions de ces 11 élèves (sous la forme de correspondances ou de carnets de route ; en français, anglais, et allemand), et une bibliographie (non exhaustive, loin de là !) consacrée au sujet.

### **1. Les accords tacites, combats ritualisés, trêves et fraternisations.**

Le phénomène des fraternisations, bien que spontané, n'en découla pas moins d'un processus qui avait mûri au cours des mois d'octobre, novembre et décembre 1914. Durant la première phase de la guerre, d'août à octobre 1914 essentiellement, de par son caractère de « guerre de mouvement », il ne fut question ni de trêves ni de fraternisations. Néanmoins, aussi paradoxal que cela puisse paraître dans le contexte de violence inouïe qu'était celui de la guerre, il faut garder en mémoire ce qui était écrit dans le *Manuel d'infanterie à l'usage des sous-officiers, caporaux, et élèves-caporaux*, et ce dès 1902 : « Une autre conséquence de la camaraderie est le sentiment qui nous pousse à **l'humanité**, c'est à dire au soulagement de nos semblables. Un soldat souffre-t-il ? Aussitôt, **sans connaître son rang ni sa nationalité**, nous devons lui porter secours ; **les soldats de toutes les nations civilisées sont compagnons d'armes et, après la bataille, ils se doivent tous mutuellement aide et protection.** »

Des exemples de ce « sentiment qui [...] pousse à l'humanité », qui s'exprima dès le début de la guerre parfois, sont présents dans des écrits tels que celui-ci. En l'occurrence, ce sont tour à tour des Allemands, puis des Français, qui en ont fait preuve :

[Le 8 septembre 1914, Lelièvre et des brancardiers arrivent dans un château et y trouvent des blessés français. Voici leur conversation]

« Ce sont bien des Allemands, n'est-ce pas, qui vous ont amenés ici ?

- Oui, depuis deux, trois et même quatre jours pour quelques-uns.

- Et comment vous ont-ils traités ?

- Certes, nous sommes heureux de vous voir, vous pensez bien. Mais vous ne pourrez pas nous soigner mieux qu'ils n'ont fait. Leurs infirmiers ne savaient quelle tendresse nous manifester. Ils nous ont donné tout ce qu'ils avaient, même leur propre couverture. Ils restaient assis de longs moments auprès de nous et ne sachant pas parler français, ils conservaient nos mains dans les leurs... »

En tout cas, il faut partir vite. On peut craindre un retour offensif de l'ennemi. Le chef active le chargement de toutes ses voitures.

« Mais les blessés allemands ? Monsieur le médecin-chef !

- Je n'ai plus de place. Qu'on les laisse. »

Alors il se passe cette chose touchante. Un de nos pioupiou français se récrie : il a été bien soigné par l'ennemi. Il fera donc la route assis et non couché dans la voiture ; il y aura place ainsi pour un Allemand. Un second l'imita, puis un troisième. A la rigueur, en se serrant beaucoup, en souffrant horriblement dans les membres blessés, il y aura place pour trois hommes qui resteront debout, les trois Allemands à peu près transportables. »

Abbé Pierre LELIEVRE, *Le Fléau de Dieu. Notes et impressions de guerre*, Paris, Ollendorf, 1920.

Le « sentiment d'humanité » se retrouve dans cet autre récit (les faits relatés datant également du début de la guerre) :

« Se figure-t-on, peut-on se figurer, ce que furent ces dix jours pour cet homme [*un Allemand blessé*], seul au milieu des cadavres, sans manger, sans boire, sans abri ? Peut-on créer un mot plus fort qu'*horrible* pour qualifier une telle misère ? Pauvre homme, va, tu mérites le respect et la sympathie, tu faisais ton devoir ! Pauvre Boche ! »

Gaston TOP, *Avec le 1<sup>er</sup> Corps d'Armée. Un Groupe de 75 (1<sup>er</sup> août 1914 – 13 mai 1915), journal d'un médecin aide-major du 27<sup>e</sup> d'artillerie*, Paris, Plon, 1919.

La continuation de la guerre et la communauté des souffrances qu'elle créa, lesquelles furent subies de la même manière par les Alliés et les Allemands, renforça sans doute le « sentiment d'humanité » qui se retrouva alors plus fréquemment dans les écrits :

« J'ai maintes fois considéré avec étonnement les rapports presque familiers que nos soldats consentaient à avoir avec les prisonniers. Ils essaient de se comprendre et pratiquent de menus échanges... Un blessé boche gémissait pitoyablement, mais je pensais d'abord aux nôtres, quand je vis un Français, couché côte à côte du soldat ennemi, tendre à l'Allemand son gobelet qu'il avait pris soin de ne vider qu'à moitié. »

Abbé Marcellin LISSORGUES, *Notes d'un aumônier militaire*, Aurillac, Imprimerie Moderne, 1921.

« Un pauvre diable a toujours eu pitié de son semblable, et rien ne ressemble plus à un soldat allemand dans sa tranchée que le soldat français dans la sienne. Ce sont deux pauvres bougres, voilà tout. [20 décembre 1914] »

Capitaine Paul RIMBAULT, *Journal de campagne d'un officier de ligne*, Paris-Nancy, Berger-Levrault, 1916.

« Il faut aimer son pays, mais ce n'est pas une raison pour haïr les autres et ne rêver que massacres. [9 novembre 1914] »

« Devant les souffrances physiques, comme on oublie ces haines factices de la guerre et comme on sent que nous sommes tous faits de la même chair périssable. [20 novembre 1914] »

« Nous en avons tué deux aujourd'hui, un hier. C'est notre tableau de chasse et j'avoue que j'éprouve toujours quelque pitié, après les coups de fusil, devant ce pitoyable gibier humain que nous traquons et qui nous traque. [17 janvier 1915] »

« C'est un blessé allemand. Il y a dix heures qu'il est tombé avec une balle dans le ventre. Vite on le relève, on l'emporte, on cherche à le ranimer. Il a les deux pieds complètement gelés et ne meurt que le soir, très doux, très calme, en tenant la main de l'infirmier français qu'il a supplié de ne pas le quitter. Quelle horreur que la guerre ! [28 janvier 1915] »

Capitaine Robert DUBARLE, *Lettres de guerre de Robert Dubarle, capitaine au 68<sup>e</sup> bataillon de chasseurs alpins, mort au champ d'honneur*, Paris, Perrin, 1918.

Il n'y a en fait rien d'extraordinaire dans ces récits, si ce n'est le fait que certains ont été publiés tels quels, non censurés donc, durant la guerre, et que certains ont été écrits par des officiers, ce qui peut paraître plus surprenant. Cela étant, il ne faut surtout pas oublier que la France et le Royaume-Uni, tout comme l'Allemagne, étaient signataires de **la Convention de La Haye**, datant de 1907, qui stipulait entre autres :

#### **Article 4.**

**Les prisonniers de guerre doivent être traités avec humanité.** Tout ce qui leur appartient personnellement, excepté les armes, les chevaux et les papiers militaires, reste leur propriété.

#### **Article 23.**

Outre les prohibitions établies par des conventions spéciales, **il est notamment interdit :**  
 c. **de tuer ou de blesser un ennemi qui, ayant déposé les armes ou n'ayant plus les moyens de se défendre, s'est rendu ;**  
 d. **de déclarer qu'il ne sera pas fait de quartier.**

Afin de bien comprendre comment des trêves et des fraternisations purent se produire entre les différents belligérants, il est essentiel de se souvenir que les soldats qui se sont affrontés durant la Première Guerre mondiale étaient, dans leur immense majorité, des civils mobilisés. La part des « militaires de carrière » tués en 1914-1918, qui étaient pour la plupart des officiers et sous-officiers, est restée toute relative. **A titre indicatif, le département des Vosges a perdu 15.791 hommes (tués et disparus) entre 1914 et 1918. Sur ces 15.791 hommes, seuls 464 étaient des militaires de profession.** Autrement dit, le fait que les « ennemis » de 1914-1918 aient, avant-guerre, eu la même profession et le même type de vie (souvent rurale) [sans parler de la même « vie de famille », élément majeur !], a permis au « sentiment d'humanité » décrit ci-dessus de glisser vers un sentiment de communauté de souffrances de plus en plus marqué, lequel permit au phénomène des trêves et fraternisations de voir le jour.

Les trêves et fraternisations furent en fait le résultat de deux composantes convergentes : le « sentiment d'humanité » et la communauté de souffrances présentés ci-dessus d'une part, et la stabilisation du front d'autre part.

Après les très violents combats d'août 1914 [*l'armée française perdit 27.000 hommes au cours de la seule journée du 22 août 1914*], la bataille de la Marne, la « course à la mer », les armées allemande et franco-britannique étaient exsangues [*à la fin de l'année 1914, la France déplorait déjà 300.000 morts*]. C'est alors, en novembre 1914, qu'eut lieu la stabilisation du front. Les deux armées avaient été si durement éprouvées que les combats perdirent de leur intensité et connurent une pause toute relative.

La vie du soldat au cours de la guerre de positions n'eut plus rien à voir avec celle de la guerre de mouvement, et c'est pourquoi elle permit que les trêves et fraternisations aient lieu. En effet, les hommes des deux camps connurent à partir de cette période une promiscuité avec l'ennemi qu'ils n'avaient pas connue auparavant, renforcée par une extrême dégradation des conditions de vie : les tranchées adverses, dans un état souvent lamentable, étaient à faible distance les unes des autres, et les « ennemis » purent alors se bombarder, se viser et se tuer plus facilement, mais aussi échanger plus facilement (échanger des propos, communiquer, et surtout échanger de la nourriture, des souvenirs, etc.).

Voici quelques exemples de ces premiers « rapprochements », tels qu'ils se produisirent sur le front britannique, dans le Nord de la France :

« Il te sera peut-être surprenant d'apprendre que les soldats des deux partis sont devenus bons copains. Les tranchées ne sont distantes que de 50 mètres l'une de l'autre et chaque matin, à l'heure du petit déjeuner, l'un des soldats dresse une planche hors de la tranchée. Dès qu'elle apparaît, les tirs cessent et les hommes des deux camps sortent leur eau et leurs rations. Durant toute l'heure du petit déjeuner, et aussi longtemps que cette planche est bien en vue, règne un silence absolu, mais aussitôt la planche descendue dans la tranchée, le premier ahuri qui risque ne serait-ce qu'une main hors de la tranchée, reçoit une balle. »

Andrew TODD, des *Royal Engineers*.

« Nous étions si proches de leurs lignes que nous leur lançions des boîtes de conserve de bœuf, ou de la confiture, ou des biscuits, et ils nous lançaient quelque chose en retour. Cela n'avait rien de très régulier, mais cela arrivait à l'occasion. La nuit, nous pouvions entendre les Allemands crier et chanter. Ils ne manquaient pas de nous lancer des : « Englander ! Englander ! » auxquels nous répondions par des « Good old Jerry ! » ou autre chose de ce genre. »

Albert MOREN, des *Queens*.

« Une fois, les Allemands ont crié dans notre direction pour obtenir un exemplaire du *Daily Mirror*, et ont garanti la vie sauve à quiconque viendrait le leur apporter. Bien entendu, personne n'a pris ce risque, mais nous leur avons tout de même expédié un *Mirror* lesté avec une pierre, qui est tombé assez près d'eux pour qu'ils puissent le récupérer. »

Charles JOHNSON, sergent des *Royal Berkshires*.

« Les Saxons qui nous faisaient face étaient assez humains. L'un d'entre eux, qui parlait un excellent anglais, avait pour habitude de monter se nicher dans un recoin de la brasserie, d'où il passait son temps à demander « comment ça allait à Londres », « comment allait Gertie Miller et the Gaiety », etc. Bon nombre de nos hommes tentèrent de l'abattre durant la nuit, au jugé, ce qui le faisait bien rire. Une nuit, je me dressai pour lui crier : « Mais bon sang, qui es-tu ? » Sa réponse ne se fit pas attendre : « Ah... l'officier ! Je parie que je te connais. J'étais le maître d'hôtel du Great Central Hotel ! » »

C.I. STOCKWELL, capitaine des *Royal Welsh Fusiliers*. [Gertie Miller ou Millar était une comédienne britannique en vogue avant guerre, qui se produisit, entre autres, au Gaiety Theatre]

« Au cours de l'hiver 1914-1915, il ne fut pas rare de voir de petits groupes se rassembler en première ligne et y donner des concerts impromptus à base de chants patriotiques et de chansons sentimentales. Les Allemands firent de même ; et par les soirs de calme, les chants

partis d'une ligne s'envolaient vers la tranchée adverse où ils étaient reçus par des applaudissements et, parfois, des rappels. »

Historique du 6<sup>e</sup> bataillon des *Gordon Highlanders*.

« Deux gars du régiment ne pouvaient plus se supporter dans la tranchée. En plein jour, ils sont montés se battre sur le parapet. Au bout d'un quart d'heure, l'un des deux fut mis K.O. Mais pendant tout ce temps, les Allemands avaient encouragé les combattants en criant et en tirant des coups de feu en l'air. Qui a dit que les Allemands n'aimaient pas le sport ? »

D.O. BARNETT, lieutenant du *Leinster Regiment*.

« Un type, en face, entretenait un feu et la cheminée dépassait du parapet ; nos gars tiraient dessus au fusil. Après chaque coup de feu, les Allemands agitaient un bâton ou faisaient tinter une cloche, selon que la cheminée avait été touchée ou non ! »

Dougan CHATER, sous-lieutenant des *Gordon Highlanders*.

(ces exemples sont tirés de l'ouvrage de Malcolm BROWN et Shirley SEATON, *Christmas Truce* (voir la bibliographie ci-dessous) ; traduction Eric Mansuy)

Peu de temps après les événements décrits ci-dessus eurent lieu les scènes de fraternisation de Noël et de la Saint-Sylvestre 1914. Il serait long et fastidieux de tenter de les présenter ici, et tel n'est pas notre but. En voici néanmoins deux visions : la première est tirée d'une source militaire française, à savoir le *Journal de Marches et d'Opérations* du 99<sup>e</sup> Régiment d'Infanterie ; la seconde est le contenu d'une lettre rédigée par un soldat allemand.

« 25.12.1914 :

Les tiraileries ont cessé brusquement chez les Allemands dès le point du jour. Un grand nombre de bavarois sont sortis de leur tranchée en faisant signe de ne point tirer sur eux, puis ils se sont avancés à mi-distance de nos tranchées et ont engagé la conversation avec nos hommes devant le secteur du Bois Commun. Trêve complète. Fureur des prussiens qui tirent sur les Bavarois. Ceux-ci nous préviennent de l'arrivée de leurs officiers et déclarent qu'ils tireront en l'air, ce qu'ils font en effet.

Pertes : un tués, deux blessés devant le Bois Touffu.

26.12.1914

Les bavarois sympathisent toujours devant le secteur du Bois Commun. Trêve absolue. Pertes : néant.

27.12.1914

La paix continue. Deux officiers bavarois sont venus à mi-distance des tranchées Philippi ; un de nos hommes s'est approché. La conversation s'est engagée et les officiers bavarois ont paru tout étonnés d'apprendre que Lyon n'était pas investi par une armée italienne ainsi que le bruit en est répandu dans les tranchées allemandes.

Pertes : Le sergent Simon tué et un soldat au Bois Touffu.

28.12.1914

L'accalmie persiste sur tout le secteur. Au bois Touffu nous avons pu enterrer 8 morts français remontant au 29 novembre qu'on est allé chercher tout près des tranchées allemandes.

12 heures : les bavarois nous préviennent que le génie prussien va lancer des bombes sur nos tranchées de 1<sup>ère</sup> ligne du Bois Commun.

12 heures 10 : 20 bombes sont lancées sans effet. Toutefois le 77 allemand incendie une grange du château de Fontaines tuant 2 hommes et en blessant 8 du 101<sup>e</sup> R.I.T.

Pertes au 99<sup>e</sup> : néant.

29.12.1914

Les Bavarois continuent à ne pas tirer et à nous informer de l'arrivée de leurs officiers. Nous en profitons pour placer du fil de fer devant le front de toutes nos tranchées.

Pertes : néant.

30.12.1914

Les relations continuent avec les Bavarois. Elles sont toutefois beaucoup plus restreintes que précédemment. Ils ont prévenu qu'ils ne nous laisseraient plus travailler à découvert. Un incident se produit devant les tranchées allemandes entre la ferme Brûlée de Fay et la Palmeraie : un sous-officier et un soldat prussien porteur d'un fanion blanc sortent de leurs tranchées se dirigeant vers les nôtres. Un officier (capitaine Michoux) accompagné d'un homme parlant allemand se porte au devant du parlementaire. Aussitôt 300 soldats prussiens environ sortent sans armes de leurs tranchées sur l'invitation du capitaine Michoux, le sous-officier allemand fit arrêter ses hommes. Après une conversation qui a porté sur l'état moral des troupes allemandes qui semble très abattu, le parlementaire a rejoint sa tranchée. Echange de journaux et de cartes de nouvel an.

31.12.1914

La trêve continue toujours et les Bavarois nous laissent travailler, à condition ont-ils dit que nous ne coupions pas leurs propres réseaux de fils de fer. Dans le secteur de Foucaucourt malgré les avances faites par les prussiens, les coups de feu ont continué pendant la nuit. Pertes : 2 blessés.

1.1.1915

Continuation de la trêve. Echange de journaux. Nous en profitons pour fortifier nos défenses accessoires. Construction de réseaux de fil de fer –chevaux de frise. Les Allemands continuent à ne pas tirer. Devant Dompierre et Foucaucourt, les Prussiens sont dans de moins bonnes dispositions ; des coups de fusil nous arrivent de ces deux directions. A minuit pour fêter la nouvelle année, ils ont tiré de nombreux coups de feu mais en l'air. Avec l'autorisation des Allemands, quelques cadavres ont été enterrés.

Pertes : un tué.

2.1.1915 :

Continuation de la trêve. Nous continuons à fortifier nos défenses et à enterrer les cadavres. Les Allemands font connaître qu'ils regrettent de ne pouvoir continuer à causer avec nous, leurs officiers l'ayant rigoureusement défendu. Réparation des tranchées et boyaux par suite des éboulements provoqués par les pluies.

Pertes : 2 blessés

3.1.1915

L'accalmie persiste toujours dans le secteur. On ne parvient que très difficilement à renouer conversation avec les Bavarois. Des relèves fréquentes ont lieu ; visiblement les chefs Bavarois cherchent à éviter les contacts prolongés avec les mêmes adversaires. Les travaux

ont cependant continué à découvrir, l'ennemi n'a pas tiré. Création de contre-galeries de mines devant la ferme de Fay.

Pertes : néant.

4.1.1915

Journée calme. Communications difficiles et hâtives avec les Bavarois. Nous continuons à travailler à découvert sans être inquiétés. Inhumation de cadavres. Rien de particulier à signaler.

Pertes : 2 blessés.

5.1.1915

Aucune conversation n'a eu lieu avec les Bavarois ou prussiens. Nombreux coups de feu pendant la nuit. Les Allemands ont lancé des fusées éclairantes.

Pertes : 2 blessés.

6.1.1915

Rien de particulier à signaler. Construction d'un boyau de liaison avec le sous-secteur de gauche (30<sup>e</sup> d'Infanterie), construction d'abris. Devant la ferme brûlée de Fay l'équipe du génie établit des contre-mines. Creusage de puits.

Pertes : 6 blessés. Un prisonnier (déserteur). Désertion du caporal Ulrich de la 1<sup>ère</sup> compagnie. Ordre formel a été donné. Personne ne doit sortir des tranchées. Etude de l'organisation défensive du secteur 1<sup>ère</sup> et 2<sup>e</sup> lignes de résistance.

7.1.1915

Rien de particulier à signaler. Les travaux n'ont pu être continués la nuit par suite des fusées éclairantes lancées par les Allemands et les coups de feu dirigés sur nos travailleurs. Aménagement en flanquement des saillants Nord-Ouest et Nord-Est du Bois Commun. Continuation active des travaux de mine : modification du secteur de défense du 99<sup>e</sup>. La défense du village de Foucaucourt est confiée au 22<sup>e</sup>. Nouvelle répartition des bataillons dans le secteur.

Pertes : 2 blessés.

8.1.1915

Aucun incident à signaler. Relève du 2<sup>e</sup> bataillon par le 3<sup>e</sup>. Eboulements constants dans les tranchées et boyaux. Travaux de réfection et de curage. Le très mauvais temps empêche tout travail à l'intérieur des tranchées. Nuit très noire. L'ennemi tire beaucoup et envoie de nombreuses fusées éclairantes.

Pertes : 1 blessé.

9.1.1915

Continuation des travaux de réfection des tranchées et boyaux éboulés constamment par suite des pluies. Continuation des 4 galeries de mine devant la ferme brûlée de Fay. Travaux de 2<sup>e</sup> ligne de résistance devant Fontaines-les-Cappy. Tir intensif des Allemands devant la sucrerie.

10-11-12.1.1915

RAS. Travaux en 1<sup>ère</sup> ligne et 2<sup>e</sup> ligne.

13.1.1915

Activité de l'ennemi dans la surveillance de nos travaux.

14.1.1915

**L'infanterie ennemie a repris définitivement son activité de tir [...] »**

Et voici comment Karl Aldag vécut la Saint-Sylvestre 1914 :

« 3 janvier 1915. - J'ai allumé ma pipe et me voilà assis à la table, dans notre étable, pour écrire aux miens qui attendent certainement un signe de vie. La pipe est bonne et le vieux troupier va bien. La Saint-Sylvestre a été fêtée ici d'une manière très originale. Un officier anglais s'est présenté avec un drapeau blanc, pour solliciter une trêve de 11 heures à 3 heures, afin d'enterrer les morts. Il y avait eu des combats violents peu avant Noël, les Anglais avaient perdu beaucoup de morts et de prisonniers. La trêve a été accordée et on est contents de ne plus voir les cadavres. Mais la trêve s'est prolongée. Les Anglais sont sortis de leur tranchée et sont venus jusqu'au milieu du terrain ; ils ont échangé des cigarettes, des conserves, même des photographies, avec les nôtres ; ils ont dit qu'ils ne voulaient plus tirer. Tout est donc tranquille, chose bien extraordinaire. Eux et nous pouvons aller et venir sur la couverture de la tranchée.

Cela ne pouvait pas durer, et nous leur avons fait dire de rentrer dans leur tranchée, parce que nous allions tirer. L'officier a répondu qu'il regrettait, que les hommes n'obéissaient pas. Ils disent qu'ils en ont assez de coucher dans des trous pleins d'eau, que cela ne sert à rien, que la France est fichue tout de même. Il est vrai qu'ils sont beaucoup plus sales que nous, ils ont plus d'eau dans la tranchée et plus de malades. Ils font grève, en simples mercenaires qu'ils sont. Naturellement nous n'avons pas tiré, car notre boyau qui va du village à la ligne de feu, est plein d'eau aussi, et nous sommes contents de pouvoir circuler sur la couverture sans danger. Qui sait ? peut-être toute l'armée anglaise fait-elle grève et dérange ainsi les plans de ces messieurs de Londres ? Nos lieutenants sont allés de l'autre côté et se sont inscrits dans un album des officiers anglais. Un jour un de ceux-ci est venu nous avertir de nous mettre à couvert, parce que le commandement supérieur avait donné l'ordre de bombarder nos tranchées. L'artillerie française a, en effet, ouvert un feu très violent, mais sans nous causer de pertes.

Le 31 décembre nous avons convenu de tirer des salves à minuit. La soirée était froide. Nous avons chanté, ils ont applaudi (nos tranchées sont à 60-70 mètres des leurs). Nous avons joué de la guimbarde, ils ont chanté, et nous avons applaudi. J'ai demandé ensuite s'ils n'avaient pas d'instruments de musique et ils sont allés chercher une cornemuse. Ils ont joué et chanté les beaux airs mélancoliques de leur pays : c'est la garde écossaise, avec les petites jupes et les jambes nues. A minuit les salves ont éclaté des deux côtés, en l'air ! Il y a eu aussi quelques décharges de notre artillerie, je ne sais sur quoi on tirait, les projectiles ordinairement si dangereux pétillaient comme un feu d'artifice. On a brandi des torches et crié hurra ! Nous nous sommes fait un grog, nous avons bu à la santé de l'empereur et à la nouvelle année. Ç'a été une vraie Saint-Sylvestre, comme en temps de paix. »

Karl ALDAG,

Etudiant en philologie, né le 26 janvier 1889, tué le 15 janvier 1915 près de Fromelles.

(in *Lettres d'Etudiants allemands tués à la guerre (1914-1918)*)

Cela étant, il faut se garder de tout angélisme et il ne faudrait pas croire que Noël 1914 vit des scènes de trêves et de fraternisations se dérouler sur tout le front. En effet, des combats très violents se déroulèrent à Noël, en Alsace en particulier, à Steinbach et aux deux Aspach.

Un territorial en témoigne :

« 25 décembre 1914 : ... A midi, départ pour le feu et de bond en bond nous approchons de l'ennemi. Les balles tombent sur nous et on arrive aux tranchées...et les balles et le canon tout le soir – les obus qui éclatent près de nous à quelques mètres et on couche dans les tranchées qu'on avait faites – sans pouvoir remuer, si on se montrait ils nous tiraient dessus. Nous avons passé un beau jour de Noël !

26 décembre : on reste aux tranchées toute la journée et le canon et les balles – tout tombe autour de nous comme la grêle et sans rien recevoir comme nourriture et comme boisson. Les balles et les obus sont tombés toute la journée et le soir on nous donne un quart de pain et un peu de chocolat ». (Charles PERNEL, 43<sup>e</sup> Régiment d'Infanterie Territoriale)

Quoi qu'il en soit, d'autres manifestations de trêves ou de fraternisations se déroulèrent ensuite en de nombreux points du front. Les Vosges et l'Alsace firent partie de ces secteurs, et là comme ailleurs, le phénomène se produisit sous quatre aspects différents. Voici en quoi ils consistèrent :

- **l'accord tacite** : il signifie que les ennemis vivent « en bonne intelligence » (comme l'écrivit Eugène Pic, voir ci-dessous dans les témoignages), qu'ils « vivent et laissent vivre » (pour reprendre l'expression traduite du « *live and let live* » des Britanniques). Une telle pratique peut consister à organiser des patrouilles à heure fixe afin d'éviter la rencontre avec une patrouille ennemie, tout en sachant que l'ennemi en fait autant ; une source située dans le no man's land peut permettre à des hommes des deux camps d'aller chercher de l'eau, là encore à heure fixe, ou désarmés suite à un accord ; en montagne, dans des conditions climatiques parfois épouvantables et prolongées en plein hiver, par temps de neige et de températures très basses, les deux partis peuvent allumer des feux et, par là même être repérés sans subir de bombardements.

- **le combat ritualisé** : dans ce cas, les deux partis semblent bel et bien se faire la guerre, mais celle-ci se déroule dans le cadre de normes connues et reconduites, telles que les bombardements ou feux de salve à heure fixe et /ou sur un point plus ou moins immuable des lignes adverses (Gabriel Chevallier en donne un exemple au Ban-de-Sapt durant l'été 1916, Raymond Billiard dans les environs du Linge en octobre 1916). Le combat ritualisé rythme la vie du secteur et a ce double avantage : il permet d'économiser des vies humaines (en sachant à quelle heure s'abriter alors qu'un fourneau de mine va être mis à feu, par exemple) tout en laissant entendre (dans tous les sens du terme) aux divers échelons du commandement, à l'arrière des lignes, que la guerre suit son cours.

- **la trêve** : elle permet aux combattants d'entretenir momentanément des rapports pacifiés, pour sortir de tranchées rendues impraticables par les intempéries, ou pour procéder à des travaux (consolidation, réparation ou entretien de tranchées ou abris), ce phénomène pouvant en outre donner lieu, à l'occasion, à des échanges entre adversaires. Gabriel Chevallier fait état d'une telle pratique au Violu, à l'automne 1916.

- **la fraternisation** : étape ultime du rapprochement entre ennemis, la fraternisation en est certes la manifestation la plus frappante dans l'inconscient collectif, en ce qu'elle « unit » des hommes qui jusque là s'entretuaient, mais elle est également la moins fréquente. Des conditions particulières doivent être réunies pour que le lieu et le moment soient assez

propices à la concrétisation d'un tel phénomène. Ce fut le cas à Noël 1914 dans le Nord de la France, mais il n'en fut pas de même par la suite et sa pratique décrut notablement. Sur le front de la VII<sup>e</sup> Armée – dans les Vosges et en Alsace – les fraternisations furent rares si l'on s'en tient à ce que les sources publiées ont livré. Le fait se produisit en tout cas à la Mère-Henry (au Nord de Senones) et au Ban-de-Sapt à Noël 1914. En revanche, les années 1917 et 1918 virent une recrudescence de tentatives de fraternisations et de fraternisations de la part des Allemands, des fraternisations qui n'avaient plus rien à voir avec celles de 1914 mais relevaient cette fois de « l'action psychologique » (se reporter à l'article d'Alain Barluet cité dans la bibliographie). Enfin, l'annonce de l'armistice, le 11 novembre 1918, amena parfois des Allemands à tenter de fraterniser, comme ce fut le cas à proximité du col de Sainte-Marie et à l'Hartmannswillerkopf, où ils furent rejoints par des Français qui contrevenaient ainsi aux ordres qu'ils avaient reçus (le *Journal de Marches et d'Opérations* du 163<sup>e</sup> Régiment d'Infanterie, qui occupait le secteur, précisant bien que les Allemands qui se présentaient dans les lignes françaises devaient être capturés. Ce ne fut pas toujours le cas, comme en atteste entre autres une photo sur laquelle posèrent des hommes des deux camps).

Comme nous pouvons le voir, ce phénomène protéiforme ne manqua pas de recouvrir des aspects fort variés. En voici des exemples relevés dans des témoignages de combattants et dans les archives du Service Historique de la Défense. Ces exemples ne se veulent pas exhaustifs, loin de là, mais sont assez représentatifs de la diversité des pratiques décrites ci-dessus et surtout de leur manifestation en un nombre non négligeable de points du front (présentés ici du Nord au Sud de la zone de cette Armée).

## **2. Le phénomène sur le front de la VII<sup>e</sup> Armée française, dans les Vosges et en Alsace.**

### *La Chapelotte et vallée de la Plaine*

#### *Les Colins, début avril 1915 :*

« Il y a quelques points qui ont bien besoin d'être renforcés, celui des Colins par exemple. Là nous sommes dans une situation bizarre, restés accrochés depuis le 27 février à des rochers, à une vingtaine de mètres de nos adversaires qui nous jettent des cailloux, des bouteilles, des paquets de journaux boches et souvent essayent d'engager la conversation. Dernièrement, à l'occasion de la prise de Przemysl, le général de Division, à l'instar de ce que font les Allemands quand ils ont un succès quelconque, avait prescrit de pousser des hurrahs dans les tranchées. « Oh ! la ferme ! » cria un Boche d'un des ouvrages en face de nous ; celui-ci avait certainement pratiqué l'argot parisien ».

Général BRUTÉ de RÉMUR

#### *Les Colins, fin mai 1915 :*

« J'ai reçu des nouvelles du commandant Le Magnen, blessé au combat du 28 février devant la cote 542 ; elles ne sont pas brillantes ; d'après le dernier examen médical auquel il a été soumis, il aurait eu des apophyses de la colonne vertébrale fracturées. Cela est bien inquiétant. S'il était encore à la Chapelotte, avec son esprit ingénieux et méthodique, il me serait précieux

pour organiser sérieusement cette position et particulièrement sa voisine, celle des Colins, pour laquelle je ne puis me défendre d'une certaine inquiétude. Depuis le 27 février, en effet, nous y tenons péniblement, à 20 ou 25 mètres de l'ennemi, accrochés sur une pente descendante et dominée par des rochers à pic. Pour le moment, les Boches n'y sont point agressifs, ce sont pour la plupart des Lorrains annexés qui ne nous veulent point de mal, au contraire : parfois leurs sentinelles toussent pour nous avertir de nous cacher ; l'autre jour, c'était un de nos officiers qui, dînant à une petite table devant sa casa, voyait tomber un petit caillou dans son assiette, manière de le prévenir qu'il était en vue. Mais les pauvres gens jouent là un jeu dangereux. Parmi les mieux intentionnés à notre égard se trouvait un nommé Harmand, très connu de nos chasseurs : quand il prenait la faction, il les prévenait qu'ils n'avaient rien à craindre ; parfois aussi, avant de la quitter, il leur disait : « Attention, celui qui va me remplacer est un mauvais bougre. » Ses amabilités ont fini par être connues des Boches et ils l'ont fusillé. D'ailleurs, comme ce bon voisinage pourrait bien ne pas durer, je fais travailler ferme à renforcer notre ligne de défense, mais elle ne sera jamais bien solide ».

Général BRUTÉ de RÉMUR

***Vallée de la Plaine, avril 1916 :***

« Les hommes ne sont guère prudents non plus. On leur a dit que les Boches ne tiraient pas et ils partent cueillir de la salade entre les lignes ».

Henri CHARBONNIER (in *Frères de tranchées*)

***Les Colins, 14 mars 1917 :***

« Pincée de détails : hier, nous pouvions contempler de l'un de nos observatoires, les Boches qui travaillaient en plein jour, en toute quiétude, à leurs réseaux d'Allarmont ! On n'est pas plus sans gêne ! L'explication ? Ils ne tirent pas sur Celles, nous ne tirons pas sur Allarmont... »

Raymond BILLIARD

***Celles, 9 mai 1917 :***

« Ce secteur, pépère entre tous, est celui de Celles. L'état-major et moi-même, nous sommes logés dans le village même. Malheureusement, je crois que nous ne sommes pas ici pour plus d'une quinzaine de jours, et ce sera un vrai temps de repos. Nos lignes, toutes en montagne et dans les bois, s'étendent bien sur cinq à six kilomètres de longueur ; elles sont si confortablement aménagées que plusieurs abris sont éclairés à l'électricité. Onques n'y vit-on un obus ; ce front est mort à force d'être tranquille, et les araignées tisseraient volontiers leurs toiles sur les mitrailleuses. Où sont les Boches ? Devant nous, je suppose ; mais nous sommes bien loin d'être fixés sur leurs emplacements exacts. Par exemple, ce qu'il y a d'étrange, c'est qu'ils entourent presque le village de Celles et y plongent si bien qu'ils voient sans aucune peine tout ce qui s'y passe. La population civile va, vient, vaque à ses affaires paisiblement ; les grosses usines C-B, qui occupent plusieurs centaines d'ouvriers et d'ouvrières, travaillent à pleins ateliers ; les grandes cheminées fument ; les militaires se promènent dans les rues : et

tout ce mouvement intense se passe sous l'œil en apparence indifférent du Teuton, qui se tient coi. Cette situation est peut-être unique sur le front. Elle résulte, à n'en pas douter, d'une entente tacite : ils respectent Celles, nous ignorons Allarmont, jusqu'au jour où quelque excès de mauvaise humeur modifiera leurs bonnes dispositions. En attendant, nous en profitons. »

Raymond BILLIARD

----- O -----

### *Environs de Senones*

#### *A la Mère-Henry, 24 décembre 1914 :*

« Le colonel Chan porte au journal : « 24 décembre 1914 - rien à signaler. »

Rien à signaler ! et pourtant dans ces barbelés et ces chairs déchiquetées, un éphémère moment de bonheur apparaît ainsi que nous le conte le sous-officier bavarois Sylvester Eberhart : « Le soir de Noël 1914 à la Cote 670 s'est passé l'événement suivant à l'endroit du piton rocheux. Les positions et les tranchées étaient très proches les unes des autres, parfois distantes de 5 à 6 mètres, peut-être 4. Les Français nous ont crié : « Ce soir c'est Noël, s'il vous plaît ne tirez pas, il fait froid, nous vous apportons du vin chaud, mais ne tirez pas ! » Nous répondîmes : « Nous ne tirerons pas, parole d'honneur ». Nous avons chanté notre célèbre « Douce Nuit, sainte Nuit ». Les Français ont applaudi et nous ont demandé de la rechanter, ce que nous avons fait. Ensuite ils nous ont apporté du punch chaud ; nous avons trinqué et bu à une paix rapide et à un cessez-le-feu.

Le soir de la Saint Sylvestre il en fut de même. Tout se passa dans le calme et la tranquillité, car les officiers ne devaient rien savoir de cette "traîtrise" ».

Roger FRANÇOIS

----- O -----

#### *La Forain :*

« Nous avons aperçu les Boches qui agitaient leurs casques puis se sont montrés. Nous en avons fait autant, puis ils nous ont fait comprendre qu'ils nous serraient la main. Puis il y en a un qui a pris son fusil et l'a agité la crosse en l'air et il a achevé son geste en mettant son fusil en joue mais en nous tournant le dos et en visant vers l'arrière. C'était très explicite et nous en avons déduit que ce n'était pas vers nous qu'il faudrait qu'ils tirent mais vers ceux qui les menaient ».

« Un accord, une entente règnent entre les postes rapprochés français et allemands. On se passe la consigne aux relèves de ne pas tirer ».

(contrôle postal, 350<sup>e</sup> Régiment d'Infanterie, septembre 1917 ; in *Frères de tranchées*)

----- O -----

#### *Entre Senones et Frapelle, début 1918 :*

« Le 22 décembre, envoi de 3 proclamations de Trotski. Les 27, 28, 29, en avant du blockhaus Mère-Henry, une sentinelle ennemie essaie, au lever du jour et sans se montrer, d'engager la

conversation par des phrases comme : « Kamerad Franzose, guerre finie bientôt. » Le 1<sup>er</sup> janvier, vers 23 heures 30, en face de la tranchée de La Costel, un Allemand a crié : « Bonne année, vive la paix, à bas la guerre, coupez la tête à Poincaré et à Clémenceau ! » Une manifestation analogue a eu lieu la même nuit dans le même sous-secteur. Toutes les tentatives ci-dessus ont été enrayées par des tirs. En outre les unités savent qu'elles doivent remettre à leurs chefs immédiats tous les documents ou tracts de provenance ennemie. »  
(à la 170<sup>e</sup> Division d'Infanterie, cote 16N1424-1431 ; in *Les Poilus ont la parole*)

----- O -----

### ***Le Ban-de-Sapt***

#### ***Au Ban-de-Sapt, octobre 1914 :***

« Pendant que ces combats se déroulaient [*le 24 octobre 1914*], le Général Bulot, commandant la 82<sup>e</sup> Brigade, ma voisine de droite, recevait du général commandant les troupes allemandes devant la Fontenelle une missive lui proposant de rester tranquilles de part et d'autre jusqu'à la paix. On n'est pas plus *kamarade* ! Mais quelles fourberies peut bien cacher une pareille proposition ! Le Général Bulot connaissait l'incident Treff et ne pouvait être tenté d'y donner suite ; il saura y répondre comme il convient, le moment venu ». [*l'incident auquel le général Bruté de Rémur fait allusion est le suivant : « Le 29 septembre, à 6 heures du matin, les Allemands enlèvent un petit poste de liaison (6 hommes et 1 sergent), établi à la maison d'école de la Potosse ; leur coup de main est facilité par une regrettable trêve de 2 heures consentie par le chef de bataillon Treff au commandant des troupes allemandes de la cote 521, sous le prétexte de rechercher et d'enterrer ses morts. »*].

Général BRUTÉ de RÉMUR

#### ***Au Ban-de-Sapt, Noël 1914 :***

« Noël ! Lever à 6 h ¼... Messe chantée à Saint Jean... Invité par la colonel et Gaillard : dinde de M<sup>me</sup> Sohier. Celle de Gaillard n'est pas arrivée... Vêpres chantées par l'abbé Cottard-Josserand... M. Decourcelles a apporté des cadeaux de Bourg... Visite aux 150 modèle 1883, tir à 55... A la Fontenelle, les Boches nous lancent des bouteilles de bière vides... nous leur lançons des bouteilles de champagne, non moins vides... Le 155 loge 26 coups sur 30 dans leurs tranchées... Nos patrouilleurs vont se prendre dans les fils de fer boches à 8 mètres de l'ennemi, qui les manque ! (un blessé : sergent Mondragon).

Les Boches fêtent Noël : Wassbauer leur parle allemand, cause avec un Boche. On convient de part et d'autre de ne pas tirer. Ils chantent... nous applaudissons... et, réciproquement... Kyrie, Noël... Ils montent sur leurs tranchées, nous aussi... « A bas Guillaume » ! – « A bas Poincaré » ! ... Un français (Wassbauer ?) et un Boche se rencontrent entre les lignes et échangent des cigarettes... »

Joseph SAINT-PIERRE

***Au Ban-de-Sapt, juin – juillet 1916 :***

« Notre première ligne passe en bas de la montagne dont nous tenons les versants. Les P.C. de compagnie et du bataillon sont échelonnés sur le plateau. Une compagnie de réserve est cantonnée en arrière dans la forêt. Nous dominons partout les tranchées allemandes, qui contournent les ruines du village de Launois. Notre secteur, très étendu, est confié à la garde de sentinelles, espacées de cinquante à cent mètres, que les sections détachent pour se couvrir latéralement. Nous recevons très peu de projectiles. Une fois par semaine, quatre pièces allemandes nous envoient une trentaine d'obus en tir d'arrosage. La distribution finie, nous avons la certitude d'être tranquilles pour huit jours. Nos tirs sont plus fantaisistes. De nos secondes lignes, serpentant en corniche, je vois parfois nos rafales de 75 entamer les talus allemands ou éclater dans la campagne. Mais, de part et d'autre, il y a peu d'acharnement; les artilleurs font de simples démonstrations, parce qu'il est d'usage à la guerre de tirer le canon. Il faut néanmoins éviter de recevoir un mauvais coup : « Ces idiots-là seraient foutus de te bousiller en rigolant ! » Et nous avons dernièrement failli être victimes de notre coquetterie à mépriser ces tirs périodiques : un 77 a éclaté dans la paroi du boyau, à trois mètres de notre groupe.

Pour l'infanterie, elle se garde de troubler un secteur aussi paisible, aussi agréablement champêtre. Les provocations ne viendront pas de notre part, si des ordres de l'arrière ne nous imposent pas l'agressivité. Tout se borne à un fastidieux service de garde, assez relâché le jour, plus rigoureux de nuit. Nous avons pris nos habitudes dans ce secteur et nous ne demandons qu'à y rester. »

Gabriel CHEVALLIER

***Au Ban-de-Sapt :******Bois en Y, 29 décembre 1916***

« Ma propre chronique est aussi pauvre que possible. Quand je t'aurai dit qu'au froid a succédé une pluie tenace, ininterrompue ; qu'on se promène des journées entières dans la boue liquide des tranchées ; qu'on travaille ferme, et qu'en fin de compte, notre vie suit son petit cours tranquille, j'aurai épuisé tout mon stock de nouvelles à sensations. A midi, au fond de ces forêts si denses, on n'y voit goutte, et il faut avoir la lampe allumée. C'est un petit inconvénient que nous leur devons ; mais je le leur pardonne, tant elles embellissent notre secteur, qui est vraiment fort beau. Ajoute, pour ta quiétude, qu'il est tout à fait calme. Ce n'est pas qu'en certains points nous ne soyons fort près des Boches, notamment au poste du Cerisier où nos réseaux et les leurs sont enchevêtrés d'une façon assez incompréhensible ; mais le mot d'ordre est : « pas d'histoires ! » Je n'en veux pour preuve que la conversation qu'un de nos camarades, capitaine dans un bataillon actif voisin, a surprise au microphone : c'étaient des recommandations adressées aux mitrailleurs allemands : « surtout ne soyez pas agressifs ; n'ouvrez jamais le feu les premiers ! » Comme, de notre côté, les instructions ne diffèrent pas sensiblement de celles-ci, tu vois que nous pouvons rester ainsi longtemps à nous regarder en chiens de faïence ! »

Raymond BILLIARD

***Au Ban-de-Sapt :***

« 14 décembre 1917 – Au point M., entre Launois et La Fontenelle. Les Boches essaient de fraterniser. Il y a quelques jours, ils ont mis entre les lignes, les proclamations de Lénine et de Trotsky, que nous sommes allés chercher. A l’instant même, trois Allemands viennent de sortir en nous criant qu’ils voulaient nous offrir des « cigarettes jaunes » ! Une rafale de FM leur a répondu et ils sont rentrés précipitamment en criant : « Mauvais Französen ! »

Maurice PASCAL

----- O -----

***A la Cote 607, janvier 1915 :***

« Au 607, les tranchées allemandes et françaises sont à 6 mètres l’une de l’autre. Le Génie français mine d’un côté, les pionniers allemands fouillent de l’autre. Un de ces jours tout va sauter et gare à la casse.

(la sentinelle française) : « Est-ce toi, Jean-Pierre ? »

(la sentinelle allemande, qui sait le français, répond) : « Oui, c’est moi ! »

- Ça va bien ?

- Oui, et toi ?

- Très bien ; as-tu bien déjeuné Jean-Pierre ?

- Pas mal : des conserves et du pain noir.

- Veux-tu une boule ? et du bon ?

- Volontiers !

- Eh bien ! attrape »

Et la boule française roule dans la tranchée allemande.

« Tiens, voilà encore une bouteille de vin ! »

Et la bouteille suit la boule.

Le lendemain, la sentinelle française, qui sait la chose, demande :

« Es-tu là, Jean-Pierre ? »

- ...

Ce n’est plus Jean-Pierre, il reviendra demain, et on reprendra la conversation ; pourtant, il ne faut pas montrer le nez, car il pleuvrait des « patronen ».

C’est ainsi que cela se passe à 607 dans le boyau, Maré dé Diou ! »

Victor DEMANGE (in *La Grande Guerre à Ban-de-Laveline. Journal de Victor Demange, 21 juillet 1914 – 13 octobre 1915*) [d’après Victor Demange, la sentinelle allemande se prénommaient bel et bien « Jean-Pierre » ; c’est étrange, mais c’est ainsi qu’il le consigna dans son journal...]

----- O -----

***Entre Provençères et le col du Bonhomme :***

« ...en Alsace en août 1917, dans le secteur tenu par le 26<sup>e</sup> B.C.P. Un secteur calme. On pratique les échanges habituels. Puis, tout à coup, la trêve semble rompue : « Jusqu’à présent le secteur était tranquille ; on causait avec les Boches, on posait nos fils de fer ensemble, on se

serrait la main, enfin c'était épatant. Mais hier, nous ne savons pas encore pourquoi, nous avons été accueillis par une rafale de torpilles de 1 m 60 de haut ; ensuite le 75 s'en est mêlé, les 88 lui répondaient, après c'était les 120 longs, enfin pendant plus d'une heure nous avons eu un bombardement intense. On croyait à une attaque et nous nous tenions prêts mais il n'y a rien eu et tout est rentré dans le calme. Ce qui nous a fait le plus râler, c'est le 75 qui nous tapait en plein dessus. Par un heureux hasard, nous n'avons eu qu'un seul blessé et pas gravement. »  
(in *Frères de tranchées*)

----- O -----

***Aux environs du col de Sainte-Marie :***

« 14 février 1916.

De Bissy, qu'on nous envoie pour étudier les photos et travaux ennemis devant Verdun, me dit : dans les Vosges, où la densité des troupes est extraordinairement faible, où il n'y a personne dans les tranchées pendant des étendues incroyables, il y a des trêves avec l'ennemi. Près de Sainte-Marie-aux-Mines, un médecin avec qui j'ai causé, a vu un jour un boche à plat ventre qui causait par-dessus le parapet. Quand il a dit aux troupes : « pourquoi faites-vous ça ? » Réponse : « Oh bien, s'il fallait toujours être en lutte, on n'y tiendrait pas. » A un endroit où se trouve un artilleur, Kiffer, qui tire très bien, les boches ont dit un jour : « Notre chef de bataillon qui est un animal vient ce soir nous ennuyer, nous ferons un signal, alors que votre artilleur tire. Comme le commandant est un peureux, il fichera le camp. » Ça s'est passé ainsi, et après les boches ont remercié, disant que le commandant avait filé aux premières rafales. »

Souvenirs inédits du colonel JACQUAND, chef d'état-major du Groupe d'Armées Centre, (fonds privé du général de Castelnau, Vincennes, cote 1 K 795, carton 37)

***Aux environs du col de Sainte-Marie, 11 novembre 1918 :***

« Si, de notre côté, du côté des vainqueurs, chacun conserva son calme et son sang froid dans ces minutes solennelles, il n'en fut pas de même chez nos ennemis, chez les vaincus. A 11 heures précises, on les vit tout à coup sortir en hurlant de leurs tranchées, déployant le drapeau rouge et arborant des pancartes où était inscrit le mot de République : beaucoup avaient orné leur casquette d'une cocarde tricolore. Ils eussent voulu engager aussitôt la conversation avec nos soldats et furent tout surpris de voir ceux-ci repousser dédaigneusement leurs avances. Ils ne comprenaient pas pourquoi, maintenant que la guerre était finie, nous ne les accueillions pas à bras ouverts, puisque d'autre part ils étaient comme nous en République. Ils oubliaient déjà les crimes abominables qu'ils avaient commis dans nos régions dévastées, les deuils qu'ils avaient multipliés dans toutes nos familles, les ruines que partout ils avaient accumulées. Ils nous pardonnaient tout, pourquoi étions-nous moins généreux ? Rebutés par les nôtres, qui n'avaient pas si vite perdu le souvenir des torrents de sang qui formaient un obstacle infranchissable à un rapprochement immédiat entre les deux peuples, les Boches se contentèrent de célébrer entre eux l'armistice à leur façon. De tous côtés ils s'amuserent à faire éclater leurs grenades, à faire sauter leurs dépôts de munitions, à brûler toute la soirée leurs fusées, illuminant le ciel d'un feu d'artifice incomparable. Bien plus, ils se mirent à chanter des airs joyeux et à jouer de la musique, comme si l'heure qui venait de sonner ne marquait pas l'écrasement de leur pays, l'humiliation la plus terrible qu'ait subie l'Allemagne.

Il faut dire que, trompés par leurs chefs, ils ne croyaient pas à la défaite militaire de leur pays et qu'ils ignoraient les clauses de l'armistice. On leur avait dit que la cessation des hostilités était uniquement due à ce fait que la Révolution venait d'éclater dans leur pays et était d'autre part en train de se propager chez les alliés. Très sérieusement et naïvement, le 13 novembre, un officier allemand vint demander à l'un des nôtres s'il était vrai, comme le bruit en courait, que Paris était en révolution, que Clémenceau avait été assassiné, que Foch s'était suicidé, que la flotte anglaise s'était soulevée, que l'Angleterre avait proclamé la République, rien que tout cela à la fois. Il fut tout surpris d'apprendre qu'il n'y avait absolument rien de fondé dans ces nouvelles extraordinaires.

Le 12 novembre se passa sans incident : des deux côtés chacun resta dans ses lignes mais sans que, ce jour là, les Allemands cherchassent à nouveau à nouer des relations avec nos poilus décidément jugés trop peu sociables. On voyait seulement les officiers et leurs hommes, sortis de leurs tranchées, errer mélancoliquement dans le bled et regarder à loisir au loin nos belles vallées vosgiennes, auxquelles ils devaient désormais dire un éternel adieu. Un seul déserteur se présenta à nos avant-postes demandant à être accueilli : c'était un petit soldat alsacien, de la classe 19, originaire de Ste Marie-aux-Mines. Il nous dit venir de l'hôpital de Schlestadt et nous raconta, tout fier de son œuvre, que là il avait collaboré à la révolution antimilitariste. Mais ensuite, de crainte d'être entraîné par les Allemands dans leur retraite au-delà du Rhin, il s'était échappé, avait embrassé en passant sa mère à Ste-Marie, et nous arrivait dans l'espoir d'entrer avec nous dans sa patrie libérée. [...] »

Georges GAZIER

----- O -----

### *Le Violu*

#### *Au Violu, 6 septembre 1915 :*

« Au Violu, le 253<sup>e</sup> causait avec les Boches ; on se faisait même de petits cadeaux. Arrive le 6<sup>e</sup> bataillon du 343. Les Allemands demandent : « C'est toujours le 253<sup>e</sup> ? – Oui, leur est-il répondu. » Deux Allemands montent sur la tranchée. Quelques coups de fusil partent, un Allemand tombe mort ; l'autre s'enfuit dans la tranchée... »

Alfred ROUMIGUIERES (in *La Plume au fusil*)

#### *Au Violu, 6 septembre 1915:*

« Pendant le déjeuner, Blaché nous raconte que les Boches leur ont causé ce matin. Ils leur ont dit : « Nous venons de la Cude ; nous voulons vivre en bons camarades, ne tirez pas sur nous, nous ne tirerons pas sur vous, etc., etc. » Ce n'est pas la première fois que les Boches demandent ainsi à vivre en bons camarades avec nous. »

Alfred ROUMIGUIERES (in *La Plume au fusil*)

***Au Violu, septembre – décembre 1916 :***

« Au fond, nous ne faisons ici qu'une petite guerre, une guerre de convention, réglée de part et d'autre par des accords tacites, et il ne faut pas trop la prendre au sérieux, s'en vanter. Nous essayons de rares rafales d'obus, tirés d'une crête dominante où les Allemands ont leurs pièces. Le bruit des détonations roule dans les vallées, et cette avalanche de sons va se heurter à la lointaine paroi d'une montagne, qui la renvoie à une autre, jusqu'à ce qu'elle s'effrite entièrement. Nous recevons aussi quelques grenades à main et à fusil, auxquelles nous répondons mollement, avec le désir de ne pas envenimer les choses. Sur des positions si rapprochées, si étroites, l'activité deviendrait vite très meurtrière. Or nous ne prenons jamais l'initiative de l'activité. Le régiment fait son travail honnêtement, mais se garde du zèle comme de la peste. A d'autres les prouesses ! »

Gabriel CHEVALLIER

***Au Violu, septembre – décembre 1916 :***

« Plus tard, je fais ma ronde. Ce ne sont partout que mamelons de terre molle. Tout le monde travaille à découvert. La tranchée, à peu près nivelée, est jalonnée par une ligne de terrassiers, qui ont posé à côté d'eux leur fusil. A vingt mètres de nous tintent d'autres pelles, et l'on distingue très bien des ombres penchées sur le sol. Les Allemands travaillent de leur côté, cette partie du front n'est qu'un chantier.

Autant par curiosité que par bravade, avec un sergent nous dépassons nos travailleurs de plusieurs mètres. Une ombre allemande se met à tousser avec insistance, pour nous indiquer que nous trichons, que nous allons franchir les limites de la neutralité. Nous toussons aussi pour rassurer ce vigilant gardien, et nous revenons vers les nôtres. Ces ennemis qu'aucun retranchement ne sépare, auxquels il suffirait de bondir pour surprendre leurs adversaires, respectent la trêve. C'est loyauté ? N'est-ce pas plutôt égal désir, dans les deux camps, de ne pas tuer davantage ? »

Gabriel CHEVALLIER

***Au Violu, janvier – février 1917 :***

« Il est certain que si un Allemand venait m'attaquer, je ferais mon possible pour le tuer. Afin qu'il ne me tue pas d'abord ; ensuite parce que j'ai la responsabilité de quatre hommes qui sont dans le blockhaus, confiés à moi, et qu'en ne tirant pas je pourrais les exposer à un danger. Je suis lié à cette escouade de cultivateurs qui rudoient ma paresse physique. C'est une solidarité de compagnons de chaîne.

Mais si, dans le jour, je tenais au bout de mon fusil, à 150 mètres, un Allemand sans défense, qui ne se doute pas que je l'aperçois, très probablement je ne tirerais pas. Il me semble impossible de tuer ainsi, de sang-froid, commodément accoudé, en prenant bien le temps de viser, de tuer avec préméditation, sans réflexe qui décide de mon geste...

Heureusement, il est tellement peu question de tuer que nous ne prenons même pas la peine de dissimuler la lueur de notre cigarette. Nous risquons peut-être une balle. Mais il y a, dans ce défi de fumer à découvert, quelque chose qui nous venge de la terrible morsure du froid. »

Gabriel CHEVALLIER

----- O -----

***Le Linge et environs******Au Linge :***

« *Dans les Vosges, 29 août 1915.*

Quatorze jours en ligne ! Beaucoup de choses se sont produites durant cette période. Notre tranchée s'est trouvée bien des fois sous le feu violent de l'artillerie française, et notre bataillon a subi de lourdes pertes, même si la 6<sup>e</sup> compagnie s'en est relativement bien tirée. Nous occupons un terrain très pentu, et plus d'un obus qui nous était destiné a fini sa course dans la vallée qui est à nos pieds, où il reste encore de la place !

Les Français ont attaqué à plusieurs reprises, et tiennent encore quelques portions de notre ligne. Quelques-unes de nos galeries sont à moins de 15 mètres des leurs. D'abord, nous nous sommes envoyé des torpilles, puis nous nous sommes mis d'accord pour arrêter ces bombardements, puis pour ne plus tirer du tout. Par la suite, nous avons échangé des cigares, des cigarettes, de l'argent, des lettres, etc. Nous avons regardé par-dessus le parapet, en plein jour, et nous nous sommes dévisagés en toute innocence. Les Français nous ont offert quelques clichés de leurs canons de gros calibre. L'un d'eux est venu photographier notre sentinelle du poste le plus avancé après lui avoir donné une chaleureuse poignée de main ! Nous avons passé plusieurs jours bien calmes dans ce secteur. Si un Français avait reçu l'ordre de nous bombarder plusieurs fois au cours de la nuit, il se mettait d'accord avec son « camarade allemand » pour tirer sur la droite et sur la gauche de sa tranchée. En pleine nuit, les Français se hissaient sur le parapet et y fumaient des cigarettes, qui sont visibles de très loin.

Pendant que nous étions en si bons termes, nos pionniers ont pu accomplir de nombreux travaux bien utiles, et ont construit un nouveau poste avancé sans recevoir un seul coup de feu. Naturellement, les pionniers français n'ont pas été inactifs non plus.

Cet événement nous montre que les Français sont impatients d'obtenir la paix, tout comme nous, et que si cela dépendait d'eux, la paix aurait été signée depuis fort longtemps. Nous aussi, nous espérons que cela ne tardera plus trop.

Hier, nous avons été relevés et nous nous trouvons à présent à environ 800 mètres derrière les lignes, sur une montagne qui n'a pas encore été bombardée. Je vis dans ce qui se trouve être, au vu des circonstances, un abri de qualité supérieure, avec l'engagé volontaire David. ... »

Oskar MEYER (in *German Students' War Letters* ; traduction Eric Mansuy)  
*Leutnant der Reserve, Reserve Infanterie Regiment 78*

***Au Linge :***

« Le 22 août, la 6<sup>ème</sup> C<sup>ie</sup> du 12<sup>ème</sup> [Bataillon de Chasseurs Alpains] en liaison avec le 22<sup>ème</sup> Bat<sup>on</sup>, attaquent le Schratz, et réussissent à s'y fixer. Le lendemain ma C<sup>ie</sup> relève la 6<sup>ème</sup>. Comme un boyau relie notre nouvelle tranchée à la tranchée boche, il faut établir un barrage. Celui-ci est fait, pendant la nuit, par un de mes camarades originaire d'Estivareilles (Haute-

Loire). Pour ne pas éveiller l'attention des boches, il remplit les sacs à terre avec ses mains. La nuit suivante, mon tour de garde étant arrivé, je suis placé en sentinelle, avec un copain, à cet endroit qui est situé à une quinzaine de mètres en avant de notre tranchée.

N'ayant pas dormi pendant deux nuits consécutives, je suis harassé de sommeil et de fatigue. Il fait noir comme dans un puits. A un moment donné mon voisin me dit : « Regarde par le trou du créneau, à 8 mètres en avant, je vois des sacs à terre remuer ». J'avais beau écarquiller les yeux, peut-être étaient-ils fermés, je ne vois rien du tout. A l'aube je suis allé me rendre compte de la situation. En effet, des sacs à terre avaient bien remué pendant la nuit, car à la distance indiquée les boches ont également établi un barrage, et leur sentinelle s'amuse pour l'instant, à faire passer la fumée de sa grosse pipe, par le trou du blindage. A cela j'ai supposé qu'il ne devait pas être très méchant.

J'agite mon béret par dessus le créneau.

Immédiatement après, le boche agite son calot, et en même temps nous entendons en très bon français : « Nous désirons la paix ». Nous lui répondons : « Et nous alors ! » ; « Nous pas tirer, vous pas tirer », « Non, non ». Alors les deux sentinelles, car ils sont deux, se montrent jusqu'à mi-corps ; nous en faisons autant. Un poilu, réputé pour ses tours de force fait signe aux boches de venir chercher du « pinard », mais eux, méfiants, refusent. Alors le poilu jette son bidon dans leur direction, mais l'élan ayant été mal calculé, le récipient tombe en deçà du barrage boche. Ils n'osent pas sortir de crainte qu'on leur tire dessus. Tout à coup nous voyons passer un fil de fer, dont l'extrémité forme crochet, par le trou de leur créneau. Ils essayent ainsi d'attraper la courroie du bidon, mais ils ne réussissent pas. Voyant cela, notre camarade enjambe le parapet, va ramasser son bidon, le donne aux boches et en profite pour faire un brin de causette avec eux. Ils essayent de le persuader que les prisonniers sont bien soignés chez eux, car le Français leur a dit que son père était en captivité : « Toi venir en Allemagne, prisonniers français bien soignés ». Mais l'autre ne se laisse pas « endormir ».

Des deux côtés nous nous avertissons que si un officier s'approche, nous devons frapper de petits coups sur notre blindage ; à ce signal chacun doit se baisser. Des balles sifflent. « Attention, paisez fous, sur la troite ils tirent, mais nous pas tirer ». Nous échangeons ce que nous avons de mieux ; ils nous passent des cigarettes, du rhum ; nous leur donnons du chocolat, des boîtes de sardines. Sans arrière-pensée, deux de mes camarades, déséquipés, sont allés chez eux. Un des leurs se décide tout de même à nous rendre visite. Il est tout jeune, 21 ans, et tout de suite nous lui adressons la formule d'usage : « Tu veux venir en France ? », « Nicht, nicht, je ne comprends pas, je ne comprends pas, je ne peux pas dire ». Nous changeons alors de sujet. Il est de Hanovre et a appris le peu de français qu'il sait, avec des étudiants français. Puis tout à coup : « Russie finie, battue ; Russie signer paix, puis Allemagne tomber sur France et Angleterre. Vous Français faites guerre pour Angleterre, vous allier avec l'Allemagne pour faire guerre contre Angleterre ». Nous lui parlons de la récente entrée de l'Italie à nos côtés, mais il nous a fait comprendre que cela n'était pas d'un grand poids dans la marche des événements. Si les dires de ce boche n'étaient pas consignés dans une de mes lettres, aujourd'hui même, j'hésiterais à écrire que telles ont été ses paroles, car ses prévisions se sont réalisées de point en point. Sans ce témoignage écrit, je croirais avoir été l'objet d'une hallucination.

Il est déjà tard, et ce qui se passe ici commence à être connu dans chaque tranchée. La crête du Linge se trouvant entre les lignes, et parallèle avec elles, les adversaires sont obligés de se mettre debout sur le parapet, pour se voir. Aucun coup de fusil n'est échangé. Ce soir là et le lendemain, notre secteur a été tout à fait calme, mais il n'en a pas été de même sur notre

gauche et sur notre droite, occupées respectivement par les 52<sup>ème</sup> et 22<sup>ème</sup> Bat<sup>ons</sup>. Mais nous ne comptons pas trop sur la bonne foi des boches et nous arrivions à émettre que s'ils étaient sortis de leur tranchée, c'était pour mieux voir la configuration de la nôtre, tandis que nous, moins intéressés et plus francs, notre seul but avait été de les voir et de leur causer. Ils doivent mijoter quelque chose, car ce lourd silence nous fait croire qu'ils préparent un coup à leur façon. Ils travaillent fiévreusement, car fort tard dans la nuit, on entend leurs pelles et leurs pioches heurter les pierres. Les événements justifient nos craintes. Le 31 août ma C<sup>ie</sup> est en réserve à 100 mètres de la première ligne. Nous sommes tassés dans des boyaux très étroits, recouverts par une couche de rondins gros comme le bras. A 10 heures du matin, le bombardement commence, pour durer jusqu'à la nuit. Une grande partie de leur tir est concentrée sur nos deux boyaux de ravitaillement qui conduisent au col de Wettstein, car ils savent que des renforts ne peuvent arriver que par là. Il me sera donné plus tard de subir des bombardements d'une très grande intensité, mais rarement aussi terribles que celui-ci. »

Henri EYMARD

***Au Linge :***

« 22 août 1915.

Mes camarades Wichard et Arnould sont ici en visite avec l'intention bien arrêtée d'aller tâter la toute première ligne : pour l'atteindre à coup sûr, on ira aux Carrières du Schratz.

On ne nous tire pas dessus une seule fois, le calme du secteur est complet. Le long de ces profondes excavations, on se dissimule au mieux derrière une murette basse faite avec des grès assez mal imbriqués ; on devait nous voir, cependant l'ennemi ne réagit pas. J'aperçois tout de suite une file de mulets bâtés qui arrivaient de Hohrodberg en se croyant défilés par le Barrenkopf, et ce, à 150 mètres. Quel culot chez les muletiers !

On aurait voulu tirer dessus, mais les premiers chasseurs rencontrés nous refusent leurs fusils ; la riposte se ferait avec les redoutables mines de cent kilos ! »

Georges MAURICE

***Aux environs du Linge :***

***Bois Lomberg, 15 octobre 1916.***

« Je me rends au camp Barberot pour assister à la messe. Puis, cédant aux sollicitations de mes amis, je reste à déjeuner avec eux à l'état-major. Après le repas, je rentre chez moi ; mais, au lieu d'emprunter les tranchées qui m'y conduisent, je passe par la grand'route de Pairis. Elle est certainement un peu plus longue et plus à découvert, mais au moins j'évite ces insipides trajets dans le fond des boyaux, où l'on étouffe. Du reste il est dimanche, et il y a peu de chances que les Boches saluent mon passage : ils ne se dérangent pas pour un homme seul ; et de plus, il serait bien étonnant qu'ils n'observent pas la trêve dominicale. Car, chose singulière, dans la vie de secteur que nous menons, des habitudes s'établissent, des espèces d'ententes tacites finissent par s'imposer. Nous savons à peu près les moments de la journée où les tirs de mitrailleuses et les bombardements sont à craindre, par conséquent où il faut prendre des précautions. Il est vrai qu'on doit toujours compter avec les exceptions ou les fantaisies qui vous surprennent au moment où vous vous y attendez le moins. »

Raymond BILLIARD

*Au Linge, fin 1917 :*

6<sup>e</sup> Corps d'Armée  
127<sup>e</sup> Division  
Infanterie 16 N 1529

Le 24 Novembre 1917

N° 3460

29<sup>e</sup> BATAILLON DE CHASSEURS

COMPTE-RENDU

Le Bataillon étant arrivé en secteur dans la nuit du 5 au 6 Novembre, l'ennemi a provoqué des échanges de tabac contre du pain à la 5<sup>e</sup> Compagnie. Ces échanges ont cessé le 9 sur l'intervention des Officiers de la Compagnie. Pendant un séjour en ligne antérieur au même emplacement, la 5<sup>e</sup> compagnie avait reçu un billet lancé de la ligne ennemie et proposant du tabac tyrolien en échange de pain. Ce billet avait été transmis au commandement. Cette fois l'ennemi a payé d'audace et a commencé lui-même à offrir des cigares. Un allemand sortant du PP situé à l'Est de la Petite Carrière du Schratz s'est approché de notre réseau et a passé un paquet de cigares à l'extrémité d'une perche ; des chasseurs lui ont jeté du pain. Un chasseur ayant manifesté des intentions plus conformes à l'honneur militaire, ses camarades lui ont fait remarquer que leur situation deviendrait intenable.

Le caporal S... est coupable de n'être pas intervenu plus énergiquement et de n'avoir pas adressé sur le champ un compte-rendu précis à ses chefs. Le chasseur D... reconnaît avoir lancé du pain à un ennemi.

Des sanctions ont été prononcées contre les coupables. Il y a dans leur faute une forte part d'inconscience imputable à la jeunesse, inconscience manifestée par ce fait que les Officiers ont été rapidement mis au courant par les coupables eux-mêmes.

Le Commandant de C<sup>ie</sup> a entendu le 9 le caporal S... dire à haute voix : « Si j'avais voulu, j'en aurais choppé deux ». D'autre part D... auquel le Sous-lieutenant LANTREBECQ faisait remarquer qu'il fumait un gros cigare, lui répondit : « Ce sont les fritz qui nous les ont envoyés ».

Le caporal S..., interné par les Allemands en 1914 à EMBERMÉNIL comme prisonnier civil, s'est évadé au bout de deux mois ; c'est un gradé de la classe 17 qui a eu une très belle attitude au Chemin des Dames ; en raison de ses antécédents, je n'ai pas prononcé sa cassation.

Le Chasseur D... est assez médiocre à l'arrière, mais se conduit bien au feu. Il est patrouilleur volontaire.

Le 17 Novembre, un ennemi s'est montré à nouveau au même PP. Le Sous-lieutenant DUPUIS qui était présent l'a abattu d'un coup de fusil. A la suite de cet incident une certaine activité de grenades s'est manifestée sur le PP 871 et au Nord.

Il est intéressant de signaler qu'un Allemand qui s'était approché du réseau avec un paquet de cigares est rentré précipitamment dans son PP en disant « artillerie Offizier », l'incident ayant coïncidé avec des réglages sur la région Griotet, Combe-Kopf. Il est à supposer que le PP est utilisé comme observatoire d'artillerie.

Signé : DUMONT

6<sup>e</sup> Corps d'Armée  
127<sup>e</sup> Division  
172<sup>e</sup> R.I. 16 N 1529

Le 25 Novembre 1917

219/S SECRET  
Le Lt-Colonel BAILLE  
Commandant le 172<sup>e</sup> R.I.  
À M. le Général C<sup>dt</sup> la 127<sup>e</sup> D.I.

Ci-joint un rapport du Commandant du Quartier du Linge au sujet de communication d'hommes du 29<sup>e</sup> BCP avec les Boches. Il est indispensable que les Officiers du Quartier exercent une surveillance très active et coupent court très énergiquement à de semblables tentatives.

J'en parlerai au Commandant LAMARCHE.

L'artillerie du S\Secteur a été avisée du point qui fait l'objet du dernier paragraphe de ce rapport.

Signé : BAILLE

127<sup>e</sup> DIVISION  
Etat-Major  
1<sup>er</sup> Bureau 16 N 1529

Au Q.G. le 27 Novembre 1917

N° 9691/I SECRET

Le Colonel PERNOT  
Commandant provisoirement la 127<sup>e</sup> Division  
À Monsieur le Général de Division C<sup>dt</sup> le 6<sup>e</sup> Corps d'Armée

J'ai l'honneur de vous adresser ci-joint le rapport du Commandant DUMONT commandant le 29<sup>e</sup> BCP, au sujet de communications de Chasseurs avec l'ennemi.

Une demande de renseignements complémentaires, émanant du G.Q.G. (Service du Moral) et visant ces faits a été transmise au Chef de Bataillon C<sup>dt</sup> le 29<sup>e</sup> BCP.

Toutefois, il résulte des enquêtes déjà faites :

1° que le Commandement avait été mis au courant de ces incidents avant d'en être avisé par le contrôle postal, et que des mesures avaient été prises pour en empêcher le renouvellement.

Ces fautes, d'ailleurs individuelles avaient reçu leurs sanctions (Punitions ci-jointes). Enfin, le geste du Sous-lieutenant DUPUIS abattant le guetteur ennemi proposant du tabac, arrêtera l'ennemi dans ses tentatives de conversation.

2° que l'ennemi a déjà cherché à converser avec nos guetteurs en ce point. La correspondance l'a d'ailleurs révélé à propos d'une unité du 25<sup>e</sup> BCP (lettre attribuée par erreur au 29<sup>e</sup> BCP).

Le général d'ANSELME C<sup>dt</sup> la 127<sup>e</sup> D.I. avait donné l'ordre de changer, si possible, l'emplacement de ce PP, afin d'éviter cette proximité nuisible. L'examen sur place de la question en a démontré l'impossibilité.

Ordre a été donné alors aux Officiers d'exercer une surveillance toute spéciale sur ce point.

Depuis cette époque, l'active attention de tous a empêché le renouvellement de ces regrettables incidents.

Signé : PERNOT

Au LINGE, les Allemands ont systématiquement rapproché leurs postes de guetteur des nôtres, de façon à n'en être plus qu'à quelques mètres et à pouvoir causer. Et il est clair que leurs guetteurs ont l'ordre de chercher à causer. Des tentatives en ce sens avaient déjà été faites quand le 172 était en ligne. Un Officier du 172 placé en embuscade avait tué un officier allemand qui s'était montré hors de la tranchée ; et les frais furent ainsi arrêtés net pendant quelque temps. En octobre, la correspondance postale me signala un chasseur du 25<sup>e</sup> qui se vantait de causer avec les Allemands.

J'ai demandé, par la voie hiérarchique l'envoi de la lettre pour en identifier l'écriture, mais aucune réponse n'a été faite, et nous n'avons pu faire que redoubler la surveillance. C'est l'affaire dont il s'agit dans la Note du G.Q.G. 180 SRA 2 et qui a été par erreur attribuée au 29<sup>e</sup> Chasseurs. Enfin, j'étais prévenu le 10 Novembre qu'un caporal du 29<sup>e</sup> Chasseurs était signalé comme ayant échangé du tabac et du pain avec les Allemands. J'ai fait faire une enquête immédiate. Les résultats vous en ont été transmis par lettre du 27 Novembre 1917. Je joins à cette lettre copie du dossier de cette affaire. Les sanctions nécessaires ont d'ailleurs été prononcées. Cette fois encore un officier du 29<sup>e</sup> a tué un Allemand qui se montrait hors des tranchées.

De fait, quand les postes de guetteur sont aussi rapprochés et que l'adversaire veut causer, il faut, pour arrêter ces tentatives soit reculer le poste français, ce qui n'est pas toujours possible et ce qui en particulier n'est pas possible au Linge, soit faire placer en guetteur un officier ou tireur spécial avec mission d'abattre le premier allemand qui se montrerait. C'est cette dernière méthode qui est employée et qui, au moins pendant quelque temps, est infaillible. Enfin, il faut une surveillance de tous les instants et je sais que je puis compter entièrement sur le C<sup>dt</sup> et les Officiers du 29<sup>e</sup> Chasseurs.

Signé : d'ANSELME, C<sup>dt</sup> la 127<sup>e</sup>

-----

6<sup>e</sup> Corps d'Armée  
Etat-Major  
2<sup>e</sup> Bureau  
N°.../2

Décision du Général de MITRY C<sup>dt</sup> le 6<sup>e</sup> C.A.

Ci-joint les bulletins de punitions sur lesquels les décisions sont portées.

Si une surveillance plus étroite avait été exercée dans l'intérieur de la 5<sup>e</sup> C<sup>ie</sup>, les faits révoltants qui font l'objet du rapport ci-dessus ne se seraient pas passés.

J'inflige en conséquence une réprimande au Lieutenant Commandant la Compagnie pour le motif suivant : « N'a pas veillé à l'exécution des ordres donnés, relativement à la

conduite et à l'attitude que les hommes placés en première ligne doivent observer vis-à-vis de l'ennemi ».

Je préviens en outre le Commandant du Bataillon que je le rendrai responsable de toute nouvelle infraction à mes ordres.

Comme il importe que des faits pareils ne se reproduisent pas, des mesures seront prises immédiatement pour que tout poste de guetteur dont la proximité des lignes ennemies rend possible les conversations et les échanges soit commandé par un gradé (sergent ou caporal).

La solution la meilleure consisterait d'ailleurs à modifier l'emplacement ou les emplacements qui, sous ce rapport, présentent un danger et un examen plus approfondi devra en être fait.

Signé : Général de MITRY,  
29/11/17

Recto :

Punitions : Modèle recto-verso

127<sup>e</sup> Division

29<sup>e</sup> Bataillon de Chasseurs à Pied

n° 3469

Nom : C...

**Bulletin de Puntion**

**Prénom : Paul M<sup>le</sup> 5484**

**5<sup>e</sup> Compagnie**

**Punitions antérieures**

**Consigne :**                      **Salle de police : 14**                      **Prison : 23**                      **Cellule : 10**

**Observations sommaires sur l'infraction commise et renseignements sur la manière de servir :**

Mauvais Chasseur

Il y a toujours des observations à lui faire ; s'enivre fréquemment.

Répond aux observations qui lui sont faites.

Mérite une très sévère punition et d'être envoyé à la Section de Discipline.

**Punition à infliger :**

8 jours de prison

Ordre du Lieutenant Commandant la Compagnie

**Motif :**

Ayant vu un Allemand s'approcher de son poste, a accepté de lui des cigares au lieu de lui tirer un coup de fusil

**Aux armées le 26 Novembre 1917**

**Le Lieutenant Commandant la C<sup>ie</sup>**

Verso

**Décision du Chef de Bataillon Commandant**

Mauvais sujet ; n'a aucune excuse : n'a rien qui puisse faire pardonner cette attitude. Je demande qu'il soit versé à la section de discipline

Signé : DUMONT

**Décision du Colonel Commandant l'Infanterie Divisionnaire**

25 jours de prison

Sera envoyé à la Section de discipline

Signé : colonel PERNOT

**Décision du Général Commandant la 127<sup>e</sup> Division**

**Décision du Général Commandant le 6<sup>e</sup> Corps d'Armée**

Punition portée à 60 jours de prison dont 15 de cellule

Signé : Général de MITRY

29/11/17

Recto :

Punitions : Modèle recto-verso

127<sup>e</sup> Division

29<sup>e</sup> Bataillon de Chasseurs à Pied

n° 3470

Nom : D...

**Bulletin de Punition**

**Prénom** : Julien M<sup>le</sup> 5316

**5<sup>e</sup> Compagnie**

**Punitions antérieures**

**Consigne :**

**Salle de police :**

**Prison :**

**Cellule :**

**Observations sommaires sur l'infraction commise et renseignements sur la manière de servir :**

Assez bon Chasseur, avait donné jusqu'à présent satisfaction.

D... est un jeune Chasseur qui ne s'est pas rendu compte de toute la gravité de sa faute. Je demande cependant une punition exemplaire

**Punition à infliger :**

8 jours de prison

Ordre du Lieutenant Commandant la Compagnie

**Motif :**

Ayant vu un Allemand s'approcher de son poste et lui passer des cigares, lui a jeté du pain au lieu de lui tirer un coup de fusil

**Aux armées le 26 Novembre 1917**

**Le Lieutenant Commandant la C<sup>ie</sup>**

Verso

**Décision du Chef de Bataillon Commandant**

Assez bon Chasseur, patrouilleur volontaire. Prétend avoir été démonté par l'audace de l'ennemi.

S'intimide pourtant peu facilement, et ne peut expliquer de cette façon le lancement de pain

15 jours de prison

Signé : DUMONT

**Décision du Colonel Commandant l'Infanterie Divisionnaire**

25 jours de prison

Sera changé de corps

Signé : colonel PERNOT

**Décision du Général Commandant la 127<sup>e</sup> Division**

**Décision du Général Commandant le 6<sup>e</sup> Corps d'Armée**

Punition portée à 60 jours de prison dont 15 de cellule

Signé : Général de MITRY

29/11/17

Recto :

Punitions : Modèle recto-verso

127<sup>e</sup> Division

29<sup>e</sup> Bataillon de Chasseurs à Pied

n° 3471

Nom : S...

**Bulletin de Puntion**

**Prénom** : Gabriel M<sup>le</sup> 7304

**5<sup>e</sup> Compagnie**

**Punitions antérieures**

**Consigne :**                      **Salle de police :**                      **Prison : 8**                      **Cellule :**

**Observations sommaires sur l'infraction commise et renseignements sur la manière de servir :**

Assez bon Caporal. S'est très bien conduit au Chemin des Dames et lors de deux coups de main ennemis dans le secteur occupé par son escouade

C'est pour ces raisons que sa cassation n'a pas été demandée.

Je demande cependant une forte augmentation de cette punition

**Puntion à infliger :**

8 jours de prison

Ordre du Lieutenant Commandant la Compagnie

**Motif :**

Ayant eu connaissance d'un échange de pain et de cigares entre un Chasseur de son escouade et un ennemi, n'a rendu compte qu'après l'intervention de son Officier

**Aux armées le 26 Novembre 1917**

**Le Lieutenant Commandant la Cie**

Verso

**Décision du Chef de Bataillon Commandant**

15 jours de prison

Caporal de la classe 17. Prétend avoir fait des reproches au chasseur D..., mais n'avoir pas eu le courage de le signaler, D... étant son meilleur camarade. Fait prisonnier en 1914, évadé.

Très belle attitude au feu

Signé : DUMONT

**Décision du Colonel Commandant l'Infanterie Divisionnaire**

25 jours de prison

Une demande de cassation sera établie contre lui pour inaptitude au commandement

Signé : colonel PERNOT

**Décision du Général Commandant la 127<sup>e</sup> Division**

**Décision du Général Commandant le 6<sup>e</sup> Corps d'Armée**

Cassé de son grade et remis chasseur de 2<sup>e</sup> classe. Sera changé de compagnie

Signé : Général de MITRY

29/11/17

-----

Transmis à M. le Général Commandant en Chef (EMG-SRA)

Les sanctions prononcées et les mesures prescrites par le Général C<sup>dt</sup> le C.A. paraissent suffisantes pour faire cesser les communications avec l'ennemi qui remontent au début du mois dernier et qui ne semblent pas s'être renouvelées depuis cette date.

J'y veille d'ailleurs personnellement au Linge comme au Violu

Q.G.A. VII<sup>e</sup> Armée  
N° 4611/J  
ENM 2<sup>e</sup> Bureau  
Général C<sup>dt</sup> 1<sup>re</sup> Armée

le 7 décembre 1917

-----

Réponse à une demande de renseignements n° 180/SRA.2 du Général Commandant en Chef en date du 21 Novembre 1917.

Arrivé ID 127<sup>e</sup> D.I. le 30 novembre 1917  
Le Chef de Bataillon DUMONT  
Commandant le 29<sup>e</sup> Bataillon de Chasseurs à Pied  
À Monsieur le Général C<sup>dt</sup> en Chef

J'ai l'honneur de vous rendre compte que les faits d'intelligence avec l'ennemi signalés dans le rapport du contrôle postal en date du 8 octobre ont été relevés dans la correspondance d'une unité d'un autre corps dont le courrier était expédié avec le courrier du Bataillon.

En ce qui concerne le 29<sup>e</sup> Bataillon de chasseurs, les faits se résument ainsi :  
Pendant un séjour en ligne, au mois d'octobre, la 5<sup>e</sup> Compagnie a reçu un billet lancé d'un petit poste ennemi proposant du tabac en échange de pain.

Aucune réponse n'a été faite à ces avances. Le billet a été transmis au commandement avec le compte-rendu journalier.

Au début du dernier séjour en ligne de la même compagnie dans la même région, un allemand sortant d'un petit poste s'est avancé jusqu'à notre réseau et a passé des cigares au bout d'une perche. L'enquête a révélé que le fait s'était renouvelé, que deux chasseurs avaient accepté des cigares et que l'un deux avait jeté un morceau de pain.

La 5<sup>e</sup> compagnie était arrivée en ligne le 6 novembre, les officiers sont intervenus le 9 et tous les cadres ont redoublé de vigilance. Le 17 Novembre le sous-lieutenant Dupuis voyant un ennemi se découvrir à nouveau l'a abattu d'un coup de fusil. L'incident a provoqué une certaine activité de grenades.

Ces faits ont été portés à la connaissance du bataillon, et flétris à la décision. Des sanctions ont été prononcées contre les coupables.

J'ai l'honneur de demander que par le fait d'un mauvais sujet et deux inconscients, le commandement ne soit pas entraîné à suspecter l'honorabilité d'un corps qui a fait en toutes circonstances tout ce que lui commandaient le respect de son uniforme et le dévouement au pays.

Ci-joint copie d'un rapport envoyé à l'appui d'une demande de sanctions  
Exemplaire de la décision du 17 Novembre 1917

30 Novembre 1917

Le Chef de Bataillon c<sup>dt</sup> le 29<sup>e</sup> BCP

Signé : ...

-----

ID 127<sup>e</sup> D.I.

30 Novembre 1917

Le Commandant du 29<sup>e</sup> BCP a été prévenu et a lui-même prévenu immédiatement le commandement des faits signalés dans ce rapport ; des mesures énergiques ont été prises de suite et ces ... ne se sont pas renouvelés. Un rapport antérieur a déjà été adressé à ce sujet, sans attendre la demande d'explication du Commandement.

Décision du samedi 17 Novembre 1917 du 29<sup>e</sup> BCP

« Intelligence avec l'ennemi.

Il est rappelé à nouveau que les relations avec l'ennemi doivent se borner à l'échange de grenades ou de coups de fusil, toute autre manifestation, même par simple geste est formellement interdite et sera sévèrement réprimée. Les échanges de journaux, de cigares, provisions, prouvent une mentalité qui, **si elle est en honneur dans certains corps**, n'est pas acceptable dans un Bataillon de Chasseurs à fourragère dont la garnison est au pouvoir de l'ennemi.

Il est inconcevable que l'on soit obligé de rappeler à la prudence des Français, en présence d'un adversaire qui a donné tant de preuves de sa mauvaise foi. Le dernier exemple date d'hier et devra être connu de tous. L'ennemi, après avoir engagé par l'offre de cigares un nigaud à se démasquer a reconnu l'emplacement d'un petit poste et les moyens de s'en approcher. Quelques jours après le petit poste était attaqué. Il faut ajouter qu'au moment de l'agression le petit poste était occupé par de braves chasseurs qui n'étaient pour rien dans l'histoire et cela montre une fois de plus qu'à la guerre tous sont solidaires et responsables de la défaillance d'un seul. A chacun de veiller pour son compte au respect des consignes. »

Source : SHD/DT 16 N 1529

(Re transcription : général André Bach)

-----

### ***Au Linge, début 1918 :***

« Nos hommes semblent déroutés par ces habitudes [de fraternisations] mais ils paraissent aussi chercher à éviter la manière forte de manière à sauver avant tout la tranquillité du secteur. »

(170<sup>e</sup> Régiment d'Infanterie, cote 16N1429, rapport du contrôle postal du 6 février 1918 ; in *Les Poilus ont la parole*)

« Un sondage de la correspondance de la 170<sup>e</sup> Division (170<sup>e</sup> Régiment) du 2 février 1918 a mentionné que des fraternisations avec l'ennemi semblent avoir eu lieu sur le front de cette unité. Une enquête sera faite à ce sujet. Les résultats devront parvenir le plus tôt possible au général commandant le G.A.E. – 2<sup>e</sup> Bureau. »

(cote 19N1210, ordre d'enquête du 10 février 1918 ; in *Les Poilus ont la parole*)

----- O -----

***A Metzeral, janvier – février 1917 :***

« Les poilus en ont marre, il n'est pas rare de passer des nuits entières sans entendre un coup de fusil de part et d'autre, chacun se blottit dans son petit coin et c'est tout. »  
(cote 16N1551, lettre saisie le 12 février 1917 à Metzeral ; in *Les Poilus ont la parole*)

----- O -----

***Au Sudel :***

« 24 décembre 1914  
En face de moi, un champ de vigne ; à cent cinquante mètres, la tranchée allemande ; à gauche, un bois ; à droite, la plaine de Cernay toujours occupée par les Allemands. Quelques boches circulent ; mais une convention s'était établie, paraît-il, entre nos prédécesseurs et l'ennemi. On ne se fusille que si l'on s'attaque. S'il ne s'agit que de se ravitailler, de faire des travaux de tranchées, pas un coup de fusil. Et de fait la journée se passe paisiblement. »

Robert DUBARLE

----- O -----

***A l'Hartmannswillerkopf, 17 janvier 1916 :***

« Par endroits, des trouées ont été faites dans les sapins par l'artillerie ennemie ; des troncs énormes sont effilochés ou tranchés net.  
A part ces coins repérés, nous sommes tranquilles. Boches et Français vivent en intelligence, comme il est décent entre voisins polis, qu'un intérêt seul sépare. »

Eugène PIC

***A l'Hartmannswillerkopf, 11 novembre 1918 :***

« Nous sommes copains avec les boches, on boit des bons coups ensemble. Ça peut vous sembler drôle, c'est comme ça ! On se ballade sur les tranchées avec les fritz, ils viennent avec nous, nous allons avec eux. Ils donnent des cigarettes et des cigares, du boudin et saucisson tant qu'on veut et du pain que l'on prend pour faire voir, mais pas pour manger car il est pas bon et tout noir. »  
(cote 16N1431, rapport du contrôle postal du 15 novembre 1918, 163<sup>e</sup> Régiment d'Infanterie)

----- O -----

***A Burnhaupt-le-Haut :***

« Samedi 9 Janvier 1915.  
Dans la soirée, Sauzède a pu faire une convention avec le major allemand commandant à Burnhaupt, pour pouvoir procéder à l'enterrement des morts, qui étaient restés entre la lisière du Langelittenhag et Burnhaupt, opération qui se fit, aussi bien du côté de l'ennemi que du nôtre, sans aucune difficulté.

Sur le front d'Aspach-le-Bas, nous n'avons pu nous entendre avec l'officier allemand C<sup>dt</sup> cette localité, de sorte que l'on n'a pas encore pu enterrer les morts qui restent entre nos tranchées et les lisières d'Aspach du combat du 25 décembre. »

Général BERNARD

----- O -----

***A Ammertzwiller, Noël 1917 :***

« Nous voici devant Ammertzwiller, village situé à 16 km au sud-ouest de Mulhouse. Le commandement nous impose un régime acceptable : six ou huit jours de lignes, quatre de repos. Il faut dire que tous les villages sont habités, certains à 500 m de la tranchée française. Par une sorte d'accord tacite, les deux artilleries ne se déchaînent que sur les guerriers en uniformes. On respecte les civils. Si un artifice allemand, par distraction sans doute, lâche un obus sur un hameau et y sème la mort, sinon l'effroi, la population est unanime à protester contre ce discourtois manquement à une règle établie par les seuls usages. [...]

Noël vient dans un décor de neige. Le froid est toujours vif. Pas de sabots ni de cheminées. Point de trêve. La consigne demeure : veiller au créneau. Un coup de fusil troue le silence. Dans le lointain, la sonnerie joyeuse des cloches. Chacun rumine les Noëls de son enfance. On se tait. A minuit, des chants s'élèvent de la tranchée d'en face. Nous écoutons, dans l'émerveillement, ces chœurs harmonieux qui font incontestablement éclater la supériorité musicale de nos adversaires.

Si la guerre pouvait, elle aussi, se terminer par des chansons, ce serait le moment d'en finir. Hélas ! Si l'on nous avait prédit qu'après encore bien des misères, c'est dans la cathédrale d'Aix-la-Chapelle que nous célébrerions le Noël 1918, il est vraisemblable que nous aurions vidé le restant de nos bidons en cette nuit de Noël 1917, si triste, si pauvre, si lourde d'inquiétude. »

Georges PINEAU

----- O -----

***A Pfetterhouse :***

« Le 27 novembre 1914, le chef de la place de Pfetterhouse fut chargé d'une singulière mission : on lui demandait de faire parvenir à l'ennemi des exemplaires du Bulletin des Armées de la République rédigés en allemand. On ne pouvait tout de même pas les envoyer par la poste. Le soldat Sarrazin, de la 2<sup>ème</sup> compagnie, proposa un système ingénieux et en fit lui-même la démonstration. Armé d'un courage frisant la témérité et d'une fronde, il s'avança seul sur le pont de Moos. En roulant un journal dans un caillou, il l'envoya avec sa fronde en direction des lignes allemandes. Intrigués par ce manège les ennemis ne tirèrent pas. On admira l'héroïsme du brave soldat, mais sa méthode fut jugée trop dangereuse.

A la faveur de la nuit, le lieutenant des douanes Raymond et l'agent secret Valentin allèrent déposer un paquet des fameux journaux sur le pont de Moos. Au petit jour les Allemands interpellèrent les Français à propos du mystérieux colis, puis l'un d'eux vint en prendre livraison. Au pont du Largin se passa un événement similaire. Après avoir interpellé la

patrouille du caporal Brun, un soldat allemand vint chercher les journaux qu'on y avait déposés. L'Allemand était en réalité un Alsacien de Dannemarie. Il dit qu'il aurait voulu désertier, mais que ses camarades l'en empêchaient.

Le soir, Valentin retourna au pont de Moos avec un deuxième paquet de journaux. La réponse des Allemands ne se fit pas attendre : à leur tour ils déposèrent des journaux à l'intention des Français et eurent la délicatesse d'y ajouter des boîtes de cigares.

Déjà on avait donné au pont de Moos le nom de « Pont de la Concorde ». Les soldats du 109<sup>ème</sup> Régiment de Landwehr montraient peu de goût pour les travaux guerriers. Ils auraient mille fois préféré se trouver derrière une bière à leur Stammtisch plutôt que de faire le guet derrière les hêtres du Largwald. L'apparente bonne volonté des Français, leur donnait du courage. Le 29 novembre, des émissaires allemands tentèrent de nouer de nouveau des contacts avec les Français, mais les officiers de ces derniers s'y opposèrent.

Pour le commandant Fleutiaux, la guerre n'était pas un jeu. Il écrit lui-même : « Je notifie aux capitaines d'avoir à faire cesser immédiatement ces scènes scandaleuses... La guerre c'est la guerre, il faut la faire à tout instant ». Le lendemain un nouvel émissaire se présenta au pont de Moos. Décidément, on avait la fibre pacifiste trop développée au 109<sup>ème</sup> Landwehr. Le sergent Mercier essaya de s'emparer de l'Allemand par la force, mais l'oiseau s'envola.

Entre-temps l'Etat-major du groupement sud avait envoyé à Fleutiaux des affiches en langue allemande invitant les soldats de l'Empereur à se constituer prisonniers, et leur promettant une pièce d'or de vingt francs. Une petite équipe alla placarder ces avis sur les arbres du Largwald. Mais l'opération n'eut aucun succès. La seule réponse obtenue fut une lettre rédigée en français où il était dit : « Venez avec nous, vous serez les bienvenus ».

La vraie guerre reprit ses droits, dès le 2 décembre. La mort du soldat Riche fit perdre au pont de Moos son joli surnom et aux pacifistes leurs dernières illusions. »

André DUBAIL (« La Guerre 1914-1918 à Pfetterhouse », *Annuaire de la Société d'Histoire du Sundgau*, 1981)

### ***A Pfetterhouse, février-mars 1917 :***

« La Suisse forme une emprise sur l'Allemagne et la France suivant le schéma ci-dessous. Or dimanche matin, une musique suisse est venue donner un concert sur la partie extrême de leur territoire qui dura près de trois quarts d'heure. Allemands et Français sortirent des tranchées pour écouter cette musique et applaudir les exécutants. C'était curieux »

(cote 16N1425, rapport du contrôle postal du 15 mars 1917, 2<sup>e</sup> Régiment de Chasseurs d'Afrique)

### 3. Productions d'élèves.

Après avoir pris connaissance du contenu des deux premières parties de cette présentation et avant même d'assister aux projections de *Joyeux Noël*, *Premier Noël dans les tranchées* et *War Game*, nos élèves de Première eurent à s'inspirer de ce qu'ils venaient d'apprendre afin d'entamer la rédaction de leurs productions écrites.

Il leur fut donc demandé de rédiger des extraits de carnets de guerre et des lettres, antérieurs dans les deux cas aux trêves de Noël 1914, en français, anglais et / ou allemand (tous ces élèves n'étudiant pas l'allemand). Ils durent ensuite poursuivre leurs travaux en y incluant la trêve de Noël, puis en les datant de 1915 à 1918, tout en gardant présent à l'esprit qu'il n'était pas question de décrire uniquement les phénomènes décrits ci-dessus (accords tacites, etc.), mais en s'attachant surtout à restituer la réalité de la guerre telle qu'ils avaient perçu qu'elle avait dû être. Voici donc le fruit de leurs efforts, dont nous espérons qu'il paraît assez authentique. C'est ce à quoi nous avons en tout cas veillé.

-----

20 novembre 1914

Mes chers parents,

Il me devient difficile de vous écrire, je n'ai pas beaucoup de moments libres. Le temps d'avaler ma soupe, un peu de repos et il faut reprendre sa garde. Tous mes camarades souffrent comme moi quand il faut rester plusieurs heures debout avant d'être relevé. Ici, dans le Nord, certains officiers vivent la même misère que nous, ils voient mourir chaque jour plusieurs de leurs soldats, l'on voit souvent que ça les affecte beaucoup. Alors que d'autres, eux, ne pensent qu'à nous envoyer combattre, pour avoir de l'avancement.

La nourriture a du mal à nous parvenir à cause de la neige et de la boue, alors, sans les colis, que deviendrions-nous ?

Je ne peux en dire plus, c'est mon tour de garde.

Embrassez bien ma sœur.

Paul-Emile

----- O -----

Le 18 décembre 1914

Chère Jeanne,

Depuis ma dernière lettre rien n'est différent ici, excepté le lieu où on se trouve, et le temps. En effet, je suis maintenant du côté de Lens et depuis une semaine la neige et le gel nous font bien souffrir. Comme si les tirs ennemis ne suffisaient pas. Ce matin encore, j'ai trouvé un 1<sup>ère</sup> Classe gravement blessé de la tuerie d'hier, mort, achevé par le gel. Ses lèvres, ses lèvres..., tu aurais dû les voir. Souvent je me dis que c'est pareil de l'autre côté et je me demande

pourquoi on s'entretue. Avant-hier, le convoi de ravitaillement a été bombardé en route. On crève de faim. Les rats se chargent du peu de pain qu'il nous reste.

Souvent je repense à la chaleur de la cheminée à tes côtés. Tu ne peux pas t'imaginer ce que je donnerais pour quitter cette tuerie. Il y a tellement de sang ici que j'en rêve toutes les nuits. Souvent aussi l'odeur du repas que tu préparais me monte au nez. Et je crois que je n'ai jamais autant prié de ma vie !

Et toi, comment vas-tu ? Et les enfants ? J'espère qu'ils ne te font pas trop tourner en rond ! Embrasse-les fort de ma part et dis-leur que je les aime énormément.

Je t'aime  
Ton Paul

----- O -----

## **Carnet de route d'Alfred F.**

16 décembre 1914 :

Les conditions deviennent de plus en plus difficiles. C'est vraiment l'hiver, et nous sommes entre deux petits villages près de Lens, il fait froid, il pleut et la boue envahit complètement nos tranchées. La fatigue, la faim et le manque de forces concernent à présent tous les hommes, aussi bien les Français que les Boches.

Je souffre et ma famille me manque terriblement ; je donnerais cher pour la revoir ne serait-ce même qu'un jour. Tous autant que nous sommes avons une famille et il nous est difficile de vivre dans cette horreur qu'est la guerre, éloignés de ceux que l'on aime.

Je vais dire tout haut ce que tout le monde pense tout bas : Français ou Boches, nous sommes tous des hommes et aucun homme ne mérite de vivre dans des conditions aussi atroces que celles dans lesquelles nous vivons. Demain je monte en première ligne, j'espère que cela ne me sera pas fatal. J'ai peur et ce sentiment règne partout autour de moi, même au-delà des tranchées françaises.

Nous avons tous conscience que nos vies peuvent s'arrêter brutalement à n'importe quel moment, mais il faut garder espoir...

17 décembre 1914 :

J'ai passé une journée terrible, les bombardements viennent seulement de cesser mais pour combien de temps... Il pleut toujours et la boue nous arrive désormais au-dessus des genoux ; il est de plus en plus dur de se déplacer ! Je suis épuisé et les Allemands n'ont pas l'air d'être en meilleure forme. Je n'ai qu'une envie, c'est d'aller me coucher et oublier toutes ces choses atroces que nous sommes tous en train de vivre !

21 décembre 1914 :

Enfin ! Les attaques à répétition sur les tranchées allemandes vont s'arrêter momentanément pour moi puisque l'on nous envoie quelque temps à l'arrière. Ça me rassure car, même si c'est toujours aussi difficile, il y a un peu moins de tension en deuxième ligne qu'en première ligne ! En effet ces vingt-cinq jours passés en première ligne m'ont complètement ruiné le moral et la santé : c'est très dur physiquement car nous ne dormons pas beaucoup la nuit, de peur qu'il y ait une attaque, et puis nous avons la peur au ventre en

permanence et une angoisse à longueur de journée surtout lorsque nous allons attaquer ces tranchées, à peine à vingt mètres de nous !

La guerre c'est l'usure des hommes et une marque très profonde qui restera jusqu'à la fin de leur vie, je pense.

Il y a des jours où j'aimerais bien avoir les pieds gelés afin que l'on me rapatrie mais cela n'enlèvera sans doute pas toutes les marques d'horreur ancrées dans ma mémoire...

De plus, nous mourons tous de faim, même les boches sont bien maigrichons : ils doivent être logés au pain sec et à la soupe comme nous. Tous mes camarades ainsi que moi avons bien perdu quelques kilos !

Je pense à ma famille à chaque instant et c'est certainement cela qui me donne la force et le courage de continuer à me battre ! Hier sur le champ de bataille, j'ai trouvé la photo d'un boche et dessus il y avait une très belle femme et trois enfants assez jeunes. J'imagine qu'eux aussi ils pensent à leur famille et qu'elle leur manque autant qu'à moi, surtout en cette période de l'année...

#### 25 décembre 1914 :

Aujourd'hui, c'est Noël ; mes pensées se portent donc vers ma famille, mes amis, tous les gens que j'aime et à qui je pense énormément en permanence mais particulièrement en ce jour de fête !

Je me sens mieux en ce 25 décembre ; en effet ce matin il a neigé et il vient de se passer quelque chose d'extraordinaire, complètement insensé dans cette guerre... Les troupes françaises et allemandes se sont mises d'accord pour faire une trêve jusqu'à demain matin et ainsi cesser tous les combats durant cette période ! Je n'en revenais déjà pas mais ce qui est en train de se passer sous mes yeux à ce moment précis est encore plus incroyable : un soldat allemand vient de sortir de sa tranchée et mon camarade Léon est allé le rejoindre, ils sont là tous les deux sur le champ de bataille en train de fumer un cigare ! Je n'en crois pas mes yeux et je pense que c'est le plus beau jour de ma vie, à savoir que même en temps de guerre tout le monde a un cœur et que ce sentiment d'humanité est plus fort que tout, est plus fort que cette guerre atroce !

Ce soir c'est donc l'esprit libre et apaisé que nous fêtons Noël, mes camarades et moi. En effet nous avons reçu ce matin de quoi nous faire un bon petit repas, de plus nous chantons tous en chœur, nous entendons même les Allemands chanter aussi depuis leur tranchée : c'est vraiment un jour merveilleux !

#### 26 décembre 1914 :

Lendemain difficile... En effet le retour à la dure réalité de la guerre est accablant pour moi ; la trêve est finie et déjà les combats ont repris... Toutes ces scènes d'horreur reprennent, les combats, les bombardements, toujours ce froid glacial, la mort de nombreux soldats, les épidémies ; aucun homme ne mérite d'endurer ce que nous sommes tous en train de vivre... Cependant je me souviendrai toujours de cet événement mémorable, la trêve qui a eu lieu entre des soldats ennemis en temps de guerre.

Il est temps pour moi d'aller me coucher ; la guerre est loin d'être finie, c'est pourquoi il faut que je me repose afin d'être en état pour ne pas finir comme beaucoup de mes camarades...

Le 14/12/1914

Ma bien aimée,

Comment vas-tu ? Et notre petit Hervé comment se porte-t-il ? En tout cas, ici, les conditions de vie dans les tranchées deviennent de plus en plus difficiles car le froid et les épidémies sont arrivés. Les soldats tombent tous malades les uns après les autres, et certains en meurent. Tout comme mon ami Firmin, celui dont je t'ai parlé dans mes précédentes lettres, lui aussi il est tombé malade, et désormais, je me sens vraiment seul. Ma blessure à l'épaule, faite par une baïonnette il y a environ 3 semaines, guérit bien. L'infirmière m'a dit que j'avais eu de la chance qu'elle ne se soit pas infectée. Les attaques des Boches sont moins nombreuses car eux aussi sont affaiblis par la froideur de l'hiver et la maladie. Si je t'écris cette lettre, c'est aussi pour te souhaiter un joyeux anniversaire, j'aurais préféré te le souhaiter en personne autour d'un beau repas que tu nous aurais préparé. Mais je peux seulement te l'écrire sur ce petit bout de papier. Les fêtes de Noël approchent à grands pas, et je ne serai sûrement pas là. Je donnerais n'importe quoi pour pouvoir vous rejoindre.

Je t'embrasse.

Ton cher et tendre Louis

Le 26/12/1914

Ma chère Francine,

Il s'est passé quelque chose d'incroyable la nuit dernière. Alors qu'on était en train de fêter Noël dans les tranchées, un boche est sorti de la tranchée d'en face en criant « Joyeux Noël ! » avec une bouteille de champagne à la main. Puis toute la tranchée allemande l'a suivi dans sa démarche. Je les entends encore tous crier "Nie wieder Krieg!", « Joyeux Noël ! »... C'est alors que mon lieutenant est sorti de la tranchée avec à la main un sac de quelques friandises que nous avaient envoyé nos familles. On l'a couvert au cas où ça aurait été un piège. Quand il est arrivé à la hauteur du premier Allemand, celui-ci lui a tendu le champagne, il l'a pris puis lui a offert des biscuits, heureux le boche a serré la main de notre lieutenant. Celui-ci nous a appelé et nous sommes sortis serrer la main aux Allemands à notre tour. Les Anglais d'à côté ont fait de même quand ils se sont aperçus que c'était sans danger. Dans l'après-midi, nous avons joué un match de football sous la neige, mais nous avons perdu 2-1 contre les Allemands. Mais j'aurais préféré être auprès de toi, ma bien aimée.

Ton cher et tendre Louis

----- O -----

## Correspondance de Jean Tulasne

Le 24 décembre 1914

Ma chère Huguette,

Je suis en bonne santé et tout va bien, ne t'en fais surtout pas pour moi. Il fait un peu froid mais j'ai bien reçu tes chaussettes et tes gants pour me protéger. Je passe toute la journée dans ma cagna. On ne peut même pas faire de feu car autrement l'artillerie des Fritz nous repèrerait grâce aux fumées. Aujourd'hui, je suis en seconde ligne et je passe le temps comme je peux. Il faut s'occuper, car sinon les questions tournent dans nos têtes et l'idée de la mort nous hante toutes les secondes. Mais bon, l'arrière nous permet de nous reposer et de nous laver si on le peut. Et tous ces poux ! Tous les soirs, notre passe-temps c'est de s'épouiller dans la cagna. Dès demain je retrouve la première ligne et j'espère que tout va bien se passer. Mais bon, ceci, Dieu seul le sait.

Ton chéri,  
Jean

Le 25 décembre 1914

Le jour de Noël. Je ne suis pas avec toi, ce qui me rend triste. La nourriture aujourd'hui est meilleure que d'habitude, peut-être est-ce le commandement qui a amélioré nos rations pour l'occasion. Les Boches en face ne bougent pas trop, ils n'ont peut-être pas envie de mourir le jour de Noël. Toute la journée a été calme et il n'y a pas eu un seul coup de feu tiré dans notre secteur. Le soir venu, tout le monde a sorti des bouteilles gardées précieusement et on a chanté à tue-tête « Minuit, Chrétiens ». Les Allemands se sont mis à chanter eux aussi, mais il faut dire que c'était mieux que nous. Une sorte de petit concours s'est organisé entre les deux tranchées. Au bout de quelques minutes, un puis deux Allemands sont sortis de leur tranchée avec des drapeaux blancs. Quelques-uns de mes copains ont fait de même et puis tout le monde a suivi. On était à peu près une cinquantaine entre les lignes. Des échanges ont eu lieu entre les soldats : c'était surtout du schnaps contre du vin. La petite fête a duré jusque tard dans la nuit mais vers 23 heures, les officiers ont fait rentrer leurs hommes dans les tranchées. Franchement, crois-moi, les Allemands sont comme moi et comme toi. Ils subissent la même guerre et vivent dans la même misère.

A bientôt mon Huguette,  
Jean

Le 26 décembre 1914

J'ai dormi toute la nuit et je n'ai pas arrêté de rêver de ce moment qu'on a passé avec les Boches. Aujourd'hui encore ils sont venus nous voir mais cette fois avec des ballons de football. C'est qu'ils jouent sacrément bien les Germains ! On s'est fait battre 3 à 2 par leur équipe. Tu sais, je me demande parfois si cette guerre en vaut vraiment la peine. Depuis le début de cette guerre, j'ai vu tant d'amis mourir près de moi, crois-moi ça fait réfléchir. Cette journée a servi à enterrer les morts qui jonchaient le terrain. Des messes ont été célébrées des deux côtés pour honorer nos morts. Crois-moi, creuser la terre à cette époque n'est pas une chose facile. Le sol est gelé et il est quasiment impossible de faire un trou, on a été obligés de

faire des feux pour faire fondre la glace. Mais bon, ça change un peu de d'habitude et ça fait du bien au moral.

Ton Jean.

#### Le 30 décembre 1914

Nous nous installons à 8 heures en première ligne à quelques kilomètres de Lens. Le capitaine attribue les tâches aux hommes de la Compagnie. A 10 heures, je suis avec mon ami Berthier, aux aguets. Nous ouvrons l'œil afin d'apercevoir les moindres faits et gestes des Boches. Aux environs de 10 heures 30 nous entrevoyons, Berthier et moi, une troupe d'une dizaine d'individus. Nous attrapons nos fusils, mais nous nous rendons compte qu'ils agitent des chiffons blancs. Quelques instants plus tard, une vingtaine de nos soldats sortent à leur tour de la tranchée en agitant eux aussi des drapeaux blancs. On les voit qui commencent à s'échanger des babioles et de la nourriture puis nous sortons à notre tour de notre trou. Nous essayons de causer avec eux mais ils ne comprennent pas ce que l'on dit et il en est de même pour nous. Les pauvres gars sont dans la même misère que nous. Ils sont couverts de boue et ils tirent une sale mine : ils ne se sont pas rasés depuis au moins dix jours et leur état de fatigue est incroyable.

La flotte remplit nos tranchées à cause de la pluie et de la neige qui tombent parfois pendant une semaine sans arrêt. Je crois qu'ils ont pitié de nous et c'est malheureusement réciproque. Nos officiers décident d'un cessez-le-feu de 24 heures pour enterrer les morts des derniers assauts et faire le compte définitif des survivants de notre Compagnie. Le nombre total de nos morts s'élève à 25 hommes. De nouvelles recrues sont venues combler les vides mais les nouveaux ne connaissent rien de la guerre et ce n'est qu'au bout d'un mois qu'ils sauront comment s'y prendre, si d'ici là ils sont encore en vie.

Ton Jean.

#### Le 31 Décembre 1914

Le jour se lève et le courrier nous parvient. J'ai reçu ton paquet. Berthier aussi a reçu un colis et il me montre avec joie la photo de son épouse et de sa fille. Vers 10 heures, on a décidé avec les Fritz d'enterrer les morts qui jonchent le champ de bataille. La tâche a été rude car la terre était gelée et on a dû faire des feux pour que la terre devienne meuble. Cela nous a pris au moins 3 heures pour creuser les tombes et emmener les cadavres jusque-là. Ensuite, un de nos aumôniers a dit une messe pour tous les hommes présents. Nous avons ramassé des troncs d'arbres déchiquetés et nous avons confectionné une croix de fortune. Tous sans exception se sont mis à genoux et ont prié Dieu pour les morts, et qu'il protège les vivants. A partir de 14 heures, une partie de football improvisée a retenu l'intention de tout le monde. On a été menés au score par ces fichus germains tout au long de la partie. Le score final a été de 3 buts à 1 ! Enfin, nous avons tapé la causette, essayé du moins, jusque tard dans la nuit. Tout le monde sortait les bouteilles qu'il avait reçues pour les fêtes de Noël : les Boches sortaient du schnaps et nous, nous sortions du bon vin. Nous sommes tous rentrés dans nos tranchées vers minuit.

Ton Jean.

Le 1<sup>er</sup> Janvier 1915

Je me lève vers 7 heures, et tout le champ de bataille et même nos tranchées sont recouverts d'un épais manteau de neige. Bien sûr, cela a fini en bataille de boules de neige générale. Pour une fois, l'on ne se tirait pas dessus avec des balles ! J'étais content car ce chahut était bon enfant mais, de ci de là, on voyait quelques hommes à l'écart qui ne voulaient pas se joindre à nous, tellement leur haine des Allemands était forte. Ils n'avaient peut-être pas tort parce que dans un à deux jours, la bataille devra reprendre de plus belle.

Malheureusement pour nous, cela est arrivé plus vite que prévu : notre artillerie, sachant qu'une trêve avait lieu dans notre secteur, a marmité la zone. Une débandade s'en est suivie et chacun est rentré chez soi et la guerre a repris. Berthier a reçu un éclat et est parti vers le poste de secours sur un brancard. J'espère pour lui qu'il va s'en tirer et qu'il rentrera chez lui au plus vite. Il tient peut-être dans ses mains son billet de retour pour son foyer, que nous convoitons tous.

Ton Jean.

----- O -----

24 décembre 1914

Chers parents,

Tout va bien ici, la guerre est dure mais j'essaie de rester en vie pour vous revoir un jour. Depuis une semaine, les températures sont descendues en dessous de zéro. J'aimerais que tu m'envoies des habits chauds et des gants au plus vite. Je suis déçu car je ne serai pas de retour pour fêter Noël avec vous mais faites comme si j'étais avec vous et surtout, ne pleurez pas mon absence. Les derniers combats ont été rudes, j'ai perdu bon nombre de mes amis dans des attaques stupides. Nous avons attaqué et perdu bien des fois la même colline dans la même semaine. Le régiment est décimé mais des recrues devraient arriver sous peu. Tu verrais le nombre de cadavres qui jonchent le champ de bataille, c'est affolant. Lors des pilonnages de l'artillerie, les corps volent en l'air ou sont déchiquetés, la terre vole dans le ciel et les arbres sont mis en pièces par les obus. L'on retrouve parfois des gars accrochés dans les branches à plus de cinq mètres de hauteur. J'ai hâte que cette fichue guerre se termine et que je rentre auprès de vous. Prenez surtout bien soin de Germaine car je sais sans aucun doute qu'elle a beaucoup de soucis à cause de moi. Mais, selon les généraux, dans deux à trois semaines nous en mettrons un coup et les Boches nous ficheront la paix une bonne fois pour toutes.

La boue recouvre nos uniformes et nous vivons dans une crasse immonde avec les poux et les rats. Je pense qu'en face aussi la vie doit être ainsi mais, à ce qui paraîtrait, leur nourriture est meilleure que la nôtre. Je ne sais pas si c'est vrai mais il n'est pas difficile de faire mieux que ce que l'on mange. C'est infect et souvent froid, et des fois, l'on ne mange pas de la journée si le ravitaillement n'arrive pas. Je ne comprends pas comment une guerre aussi horrible a pu commencer et nous sommes beaucoup de cet avis. Les généraux et les politiques n'ont rien à faire de nos vies, ils veulent seulement la victoire, et à tout prix semble-t-il. J'espère vous revoir bientôt à la maison. Surtout ne vous inquiétez pas.

Je vous embrasse,

Votre fils et époux, Jean DURAND.

Arras, le 8 décembre 1914

Ma chère mère,

Je t'écris d'Arras, dans le Pas-de-Calais, où j'ai rejoint le 57<sup>ème</sup> Bataillon de Chasseurs à pied depuis plusieurs semaines. Je n'ai pas pu t'écrire plus tôt, faute de matériel. Le papier est une denrée rare. Je te remercie pour le pot de confiture que tu m'as envoyé. Mes camarades et moi nous le sommes partagé un matin, et nous avons tous regretté qu'il n'y ait eu qu'un seul pot ! Ta confiture m'a rappelé l'été à Brû dans le jardin et l'odeur mélangée des fleurs et des fruits sous le soleil. Comme tout cela me paraît bien loin et me manque ! Quelles sont les nouvelles du village ? Léon et Marie doivent être bien heureux avec leur petit Paul. Et toi, comment vas-tu ? J'espère que ce n'est pas trop dur pour toi. J'ai entendu dire que les combats de la Chipotte étaient rudes. Tenez-moi informé de ce qui se passe là-bas et surtout faites bien attention à vous.

A Arras, la situation est éprouvante. L'odeur de la mort est partout. Des centaines de cadavres abandonnés gisent dans les tranchées et entre les lignes, et pourrissent en rendant l'air irrespirable. Il fait très froid et nos vêtements sont trop légers pour nous protéger. En plus, le fond de notre tranchée est recouvert de boue glacée. Elle ne peut pas geler car tout le monde patauge dedans. C'est une épreuve que de plonger les pieds dans cette gadoue qui monte jusqu'aux cuisses. Certains de mes camarades ont même dû se faire amputer de quelques orteils. Je m'estime heureux d'être encore entier. La nuit dernière, j'étais de garde et je surveillais la tranchée d'en face afin de donner l'alarme si les Allemands nous attaquaient. C'est encore pire la nuit que le jour. J'étais terrassé par le froid, la fatigue et la faim et l'odeur des corps en décomposition me donnait envie de vomir. Lorsqu'on est venu me relever ce matin, je pouvais à peine bouger tellement j'étais exténué et engourdi par le froid. Heureusement, il n'y a pas eu d'attaque ce soir là. Je n'ai même pas eu le courage de me déshabiller dans ma cagna et j'ai dormi avec mon képi et mes vêtements glacés et couverts de boue. La soupe que j'ai avalée un peu plus tard et qui est notre nourriture quotidienne ne vaut pas la tienne, toujours pleine des bons légumes du jardin. C'est une eau de vaisselle qui ne nous réchauffe pas et ne tient pas au corps. Ce n'est pas non plus le croûton de pain rassis qui l'accompagne qui nous rassasie. Il nous arrive même de disputer nos rations à de gros rats qui vivent avec nous dans la tranchée et qui s'insinuent partout, jusque dans nos vêtements et dans nos couchettes. On n'oserait même pas les tuer pour les manger car ces sales bêtes se nourrissent des cadavres.

C'est l'enfer ici pour nous, et je ne peux pas m'empêcher de penser que nos ennemis de l'autre côté vivent les mêmes atrocités et subissent les mêmes souffrances. Le froid doit aussi les paralyser et la faim les tenailler. Je suis sûr qu'ils souffrent tout comme nous d'avoir été arrachés à leurs villages et à leurs familles et que, tout comme nous, ils font ce qu'ils peuvent pour surmonter les difficultés, lutter contre la peur, survivre. Peut-être qu'en ce moment même un soldat boche est en train d'écrire à sa mère comme je le fais. Et les rats, crois-tu qu'ils font la différence entre combattants français et boches, entre cadavres français et boches ? Ces pensées me hantent sans cesse. Est-ce de la trahison envers notre patrie que ressentir de la compassion pour des êtres humains, même s'ils sont nos ennemis ? Si rien ne nous différencie, alors pourquoi sommes-nous en train de nous entretenir ?

Mais je dois te quitter à présent, ma chère mère. Ne t'inquiète pas trop pour moi, je n'ai pas envie de mourir et je te promets d'être très prudent. Ce sera bientôt Noël, alors je t'écrirai de nouveau à ce moment-là, si je le peux. Je t'embrasse ainsi que Marie, Léon et le petit Paul.

Ton fils qui t'aime et pense bien à toi.

Charles

Arras, le 20 décembre 1914

Ma chère Maman,

J'ai bien reçu ta lettre qui m'est enfin parvenue hier. J'ai énormément de chance de pouvoir correspondre avec toi, car bon nombre de mes camarades ne reçoivent aucun courrier. D'autres reçoivent malheureusement de mauvaises nouvelles de chez eux et ce n'est guère mieux, car ils n'ont pas le moral non plus. Tous sont très tristes et j'ai beaucoup de peine pour eux. J'évite dans la mesure du possible de lire les lettres que je reçois devant eux pour ne pas ajouter à leur douleur. Tu sais, mes compagnons d'armes sont devenus ma famille et nous partageons nos joies et nos peines.

La nourriture est toujours aussi détestable, et nous avons souvent des coliques. Il fait également de plus en plus froid et nous nous serrons les uns contre les autres pour nous réchauffer. Certains commencent à se sentir mal à force d'être enterrés dans ces horribles tranchées et d'être environnés du fracas des obus et du claquement des mitrailleuses. Ils perdent quelquefois la tête et nous sommes obligés de les maîtriser. D'autres ont cependant gardé un certain sens de l'humour et malgré les circonstances, nous passons souvent des moments gais et réconfortants où nous rions tous ensemble. Nous sommes heureux lorsque la relève arrive car nous sommes encore vivants et pouvons profiter d'un peu de repos, de calme et de bien-être à l'arrière. Dire que toute cette tuerie devait se terminer très rapidement !

Et toi, chère Maman, comment vas-tu ? J'espère que tu trouves de l'aide pour les travaux de la ferme et que le ravitaillement ne te fait pas défaut. Si tu n'as pas trop de difficultés de ce côté-là, pourrais-tu me faire parvenir un de ces bons bocaux de pâté que tu prépares toujours à l'automne après avoir tué le cochon ? Mes camarades l'apprécieraient certainement autant que moi et le partager ensemble nous apporterait un peu de consolation en ces tristes moments. As-tu des nouvelles de Maurice Piedmont qui a été gravement blessé et évacué à l'hôpital d'Abbeville ? J'espère qu'une infirmière a pu transmettre des informations rassurantes à ses parents qui n'ont que lui et qui souffriraient énormément s'ils devaient le perdre. Que deviendraient ces deux pauvres vieux et qui reprendrait la ferme ?

Notre groupe doit à présent quitter l'abri relatif de la cagna pour prendre son tour de garde sous une terrible tempête de neige. La fatigue et la faim nous ôtent de notre vigilance, heureusement que nous nous serrons les coudes et nous soutenons mutuellement. Qu'en est-il de l'autre côté ? Je ne pense pas que les Boches soient en meilleur état que nous. Je prie pour que tout se passe bien cette nuit et que nous rentrions tous entiers au matin.

Je t'embrasse très fort, ma chère maman, ainsi que toute la famille. Vous me manquez beaucoup et je pense très souvent à vous.

Ton fils qui t'aime,

Charles

H., le 18 décembre 1917

Ma chère mère,

Cela fait quelques semaines que je ne t'ai pas envoyé de mes nouvelles et je le regrette car je pense que tu as dû t'inquiéter. Mais de nombreux événements se sont déroulés qui m'ont empêché de t'écrire. En effet, notre bataillon a été dissout le mois dernier et nous en avons intégré un autre, le 17<sup>ème</sup>. Dieu merci mes camarades et moi n'avons pas été séparés. Nous sommes toujours en Alsace, cette chère province perdue que nous devons reconquérir, et nous défendons un sommet nommé [..... *censuré*.....].

Nous pensons avoir connu le pire, mais ici, c'est l'enfer ! Les bombardements sont ininterrompus, les Allemands marmitent continuellement nos tranchées, qui bien sûr ne résistent pas à ce pilonnage et s'effondrent. L'ennemi nous attaque sans cesse et les combats sont très violents, mais nous nous battons avec acharnement, soutenus, entraînés par le dévouement et l'audace, l'héroïsme même, de nos officiers. Ainsi, nous avons plusieurs fois repoussé les Allemands qui nous font face sur la crête. Attaques et contre-attaques se succèdent sans répit et les pertes sont lourdes, mais nous résistons vaillamment à toutes ces attaques meurtrières, conscients de l'importance de défendre nos positions et d'empêcher l'ennemi de progresser. Le sacrifice d'un si grand nombre ne peut être vain !

Noël 1914 me paraît si lointain, irréel presque, comme si nous avions rêvé cet instant, comme s'il n'avait jamais existé ! Les Boches sont redevenus les ennemis que nous devons absolument combattre et anéantir. Tout nous paraît encore plus difficile qu'avant. Nous éprouvons les pires difficultés pour tenir bon. Nous ne disposons que d'abris précaires dans nos tranchées effondrées. Nos souffrances et nos angoisses s'accroissent et nous vivons une horreur quotidienne. Nous sommes usés physiquement et psychologiquement. La rigueur de l'hiver, avec ses averses de pluie et de neige violentes et glaciales, le manque de sommeil et de confort, les rats et les totos dont nous n'arrivons pas à nous débarrasser ne nous laissent aucun répit et il n'est pas facile de garder bon moral. Heureusement, nous sommes tous unis comme des frères et partageons tout, nos peines comme nos joies qui sont pourtant de plus en plus rares.

C'est pourquoi nous comptons sur le courrier de nos familles, et savoir que nos chers absents vont bien et que la vie n'est pas trop dure pour eux nous apporte un peu de réconfort. Vous me manquez tous beaucoup et j'aimerais tant trouver un peu de repos dans mon petit village entouré de votre affection et de votre soutien.

Quand donc cette guerre finira-t-elle ? En sortirai-je vivant et te reverrai-je bientôt, ma chère maman ? Je garde espoir malgré tout et t'envoie mes affectueuses pensées.

Ton fils bien-aimé,

Charles.

----- O -----

*Extraits d'un carnet de route :*

20 mai 1918 :

La journée n'a pas trop été difficile dans notre secteur et seulement quelques coups de feu ont été tirés aux alentours. Il était environ quatorze heures quand un soldat allemand sortit la tête hors de la tranchée qui se trouvait juste en face de moi. J'ai été surpris lorsqu'il sortit un drapeau blanc. C'était la première fois que je me trouvais face à un Allemand qui voulait parlementer et je ne savais pas trop quoi faire. Il sortit de sa tranchée voyant que je ne montrais aucun signe d'agressivité. Je sortis à mon tour pour aller voir ce qu'il voulait et pris avec moi mon fusil au cas où les choses tourneraient mal. Le Boche parlait un français presque parfait et cela m'étonna beaucoup. Il dit qu'il était d'une unité qui avait beaucoup souffert depuis le début de la guerre et qu'il avait vu trop de morts et de blessés. Il me proposait de faire une paix mutuelle entre nos deux camps et d'arrêter cette fichue guerre. Je refusai immédiatement son offre. Il retourna aussitôt dans sa tranchée et je fis de même. Le soir, je me rendis au P.C. après mon tour de garde, et j'allai raconter cette histoire à mon capitaine qui rapporta ce fait au colonel.

21 mai 1918 :

Très tôt le matin, j'ai été convoqué par le colonel pour raconter mon histoire. Je lui racontai le tout en détail. Au milieu de la journée, notre capitaine convoqua tout le bataillon et lut une note qui venait du général. Elle disait que désormais tout soldat qui serait vu en train de parler avec un Boche serait passible du conseil de guerre. De plus, toute tentative de l'ennemi de communiquer avec des Français doit maintenant être immédiatement communiquée au P.C. Enfin, les soldats allemands tentant une sortie hors de leurs tranchées pour parlementer doivent être abattus. Tout le monde comprit que les Allemands mijotaient quelque chose et la prudence était de rigueur parmi nous. Maintenant aucun Allemand ne pourra sortir de sa tranchée sans risquer de mourir, même avec un drapeau blanc.

22 mai 1918 :

Toute la journée a été assez calme mais un de mes compagnons d'arme a quand même descendu un Boche qui a sorti sa tête pour parlementer. Tout de suite après, les Boches ont répliqué à la mitrailleuse ; c'est qu'ils sont susceptibles, ces gens-là. Je pense qu'ils vont se montrer un peu moins prévenants désormais, mais on ne doit pas relâcher notre attention car on ne sait jamais ce qu'ils peuvent nous réserver.

----- O -----

10. Dezember 1914

Liebe Eltern,

Es ist 8:30 Uhr und ich nehme ein bisschen Zeit, um euch zu schreiben, selbst wenn ich mich frage, was ich euch schreiben könnte, damit ihr euch keine Sorgen macht. Gestern haben wir gekämpft... und wie immer sind viel zu viel Soldaten gefallen . Jetzt kommt der Winter, das ist kalt! Und wir kriegen manchmal nur zwei Brötchen pro Tag. Es ist sehr wenig, ihr wisst, wie ich esse!!

Ich habe heute ein paar Tage Ruhe in der Nähe von Douai, ich kann endlich schlafen, länger schlafen. Ihr könnt euch nicht vorstellen, wie schön das ist. An diesen Momenten kann ich alles vergessen: die Waffen und den Hunger. Ich denke nicht mehr an Essen und die Zeit vergeht schneller. Das ist so schön. Schlafen ist einfach ein Traum, weil das das Vergessen ist. Oft träume ich von typischem deutschem Essen, mit einer leckeren Wurst, die Opa vorbereitet.

Diese Woche habe ich eine französische Zeitung gefunden, das ist lustig!! Ich verstehe nichts und frage mich, wie die Franzosen machen, um das zu verstehen!!!! Ich kann auch manchmal ihre Gesichter sehen und finde, dass sie sympathisch aussehen. Warum soll ich sie töten? Ich hoffe, dass ihr gesund seid. Ich vergesse euch nicht.  
Ich liebe euch

Otto

----- O -----

12. Dezember, 1914.

Heute Morgen sind meine Kameraden und ich nach einigen ruhigen Tagen in die kleine Stadt Noyon, neben Amiens, zurückgekommen. Wir sind in unseren Graben unter der Bombardierung der feindlichen Artillerie zurückgekommen. Jeden Tag ertönt der enorme Lärm der Granaten. Manchmal kommen verstümmelte, stinkende Leichen wieder zum Vorschein. Und die Kälte verstärkt sich. Die Versorgung wird seltener. Es gibt nicht mehr viele Soldaten in meiner Truppe. Wir haben mehrmals Kameraden während der zehn letzten Tage verloren und ich habe das Gefühl, dass ich bald dran bin...

18. Dezember, 1914.

Wir kämpfen auch sonntags! Könnte dieser Krieg nicht manchmal aufhören? Durch den Lärm der Explosionen können wir nicht schlafen, wir sind so müde. Und ausserdem fängt der Hunger an, uns zu schwächen, aber wir müssen wachsam sein. Ich vor allem denke an unsere Feinde, die die gleichen Schmerzen erleben. Sie haben bestimmt auch von dieser unnötigen Fleischerei genug. Vorhin habe ich zwei französische Soldaten, die unseren Graben beobachteten erkannt. Ich habe nicht schießen wollen, ich habe sie nur angesehen. Ich habe gesehen, dass sie wie wir waren : abgezehrt, erschöpft und stumpfsinnig.

24. Dezember, 1914.

Heute Nachmittag, um andere Gedanken zu bekommen, habe ich Scherenschnitte aus Blechstücken gemacht. Da es bald Weihnachten ist, habe ich kleine Tannenbäume ausgeschmitten, die ich in den Eingang des Unterstands aufgehängt habe gemacht. Wir haben Geschenke von dem Kaiser bekommen. Es gab Schnaps, Nahrung, Tabak und kleine Tannenbäume. Der Geruch des kühlen Holzes lässt mich an den Wald in der Nähe von meinem Geburtsdorf in Bayern denken. Man hat uns auch die Briefe unserer Familien gegeben. Wir alle wollen würdevoll Weihnachten feiern. Also, später stellen wir unsere verzierten Tannenbäume auf die Brüstung unseres Grabens, damit auch unsere Feinde davon profitieren, die trotzallem wie wir christlich sind. Ich werde an Weihnachten Kirchenlieder mit meiner Harmonica spielen, und ich hoffe, dass wir trotz der Umstände einen schönen und gemütlichen Abend voll Kameradschaft, voll Brüderlichkeit und voller Freude verbringen werden.

----- O -----

December 3<sup>rd</sup>, 1914

Dear Suzanne,

I'm so tired and I am cold. The weather conditions are very bad, it has been raining for more than a week, so there is a lot of mud where we live.

In the trenches, soldiers are suffering from illnesses provoked by the cold which has caused some epidemics of bronchitis, frostbite (on feet and hands...); we also have some lice in our hair and rats which keep eating the little food we have. It's horrible!

These conditions affect everybody and the Fritz suffer from the same things as us (mud, cold, rain, epidemics ...).

The war is terrible for everyone. I hope that I'll be allowed to see you for Christmas, but I doubt it. I think about you all day long.

I kiss you with all my love; answer my letter please, it will give me more courage.

I love you.

Walter.

December 18<sup>th</sup>, 1914

Dear parents,

How are you? I hope that you are fine.

For me it's very hard; I am cold, I am hungry and the weather conditions are terrible: there is a lot of mud in our trenches, so we are wet and dirty all the time. Moreover it's been raining for more than two weeks now, and I think that I have never wished a good weather that much. Three days ago, I was in the first line trench and I had a very bad time: I was scared and exhausted but yesterday I went back to the rear and now feel better. Something great even happened this morning, as we could eat hot sausages. It hadn't been the case for a long time... Don't worry for me, I'll be fine! And if you can write me more often, I'll be very happy! I miss you and I often think about you...

Kisses from your son,

Walter

----- O -----

*From a diary...*

It is December 8<sup>th</sup>, 1914; the temperature, 11 degrees below. The rain has stopped and the morning frosts have hardened the mud. But illnesses have appeared and both sides have weakened. Near me, there is another soldier, who has died of exposure. This morning, the first flakes fell and the snow covered the trenches, but that did not prevent the German from attacking. I am freezing and it is difficult to write.

December 26<sup>th</sup>, 1914

We left our trenches in order to celebrate Christmas with the Fritz. We exchanged champagne and chocolate. I found myself in good terms with a German, who was called Ulrich, and who spoke English quite well because his sister lives in London. Then we all played a football match, which lasted after noon. Normally, tomorrow, the truce should finish, but shall I ever be able to shoot at those men again? Only time will tell.

----- O -----

November 1<sup>st</sup>, 1914

Dear sister,

I hope everybody is fine and mum recovers fastly. Life in the trenches is very difficult for me and my brothers in arms. We mix with rats, lice and corpses. It is cold and there is water in our trenches and I have mud on my uniform up to the waist. I think that the Germans are in the same situation across the no man's land. Since the beginning of the war, I have killed a lot of Fritz. One week ago, a group of Fritz went out of their trenches with white flags and rations. We exchanged bread, wine, beer and cigarettes. We sang in the no man's land with those Germans and we took some photos too. We showed our girlfriends and the Fritz did the same. The next day, we played a football match and we lost it 2-1. Unfortunately, the combats started again in our sector and death struck anew. I have no time left to go on writing tonight.

Sam

----- O -----

In Flanders, December 19<sup>th</sup>, 1914

My dear son,

You are going to be twelve soon and I am writing to you to wish you a very happy birthday, even if the circumstances are not very favourable. At the same time, you will celebrate Christmas, as you were born on the 25<sup>th</sup> of December! I can still remember that day and the joy your mother and I both felt. Everything was very different then, and I could not imagine that one day I would wish you a happy birthday from a horrendous trench in Flanders where my comrades and I are living like rats, suffering from hunger and the cold, covered with lice and filled with fear.

I cannot stand the constant noise of rifle shots, bursts of machine guns, and shells that explode and make strips of flesh fly into the air. But maybe it is worse when we can no longer hear anything because we wonder what is going to happen. The landscape which lies before us is bleak and dreary: shell-craters full of stagnant water and bodies, corpses rotting in the open air, sinister crows flying over them, strips of flesh hanging on the barbed-wire entanglements. The whole area is ravaged. So, in order to forget all this devastation, I deeply think of you and your mum, of our cosy little house, and of the beautiful fields of poppies around the village in summer.

Maybe I should not tell you about all these horrors, especially in a birthday letter, but I can no longer take you on my knees and tell you fairy tales. You are a big boy now and you

understand that life can be very cruel. Whenever I can have a bit of a rest, I write poems, and all my poems are about beauty, love, and reconciliation. I wish we could all become friends again and this horrible war could stop. After all, it will soon be Christmas and it is a period of peace, isn't it? So, I am waiting for something happy to occur. I am absolutely certain that our enemies are in the same mood. All of us are already fed up with the war.

My son, I do hope this war will be the last of all and you will never have to go through what I am going through at the moment. A whole generation of young men is going to disappear in a useless war, and maybe your generation will be wiser and will forge a new era of friendship and peace.

I wish you all the happiness in the world, my dearest son. Do not forget your daddy who loves you and misses you very much. Tell your mum that I love her and miss her very much, too. Be good and take care of your mother for me.

Your father,

John

----- O -----

----- O -----

----- O -----

#### 4. Bibliographie :

##### *Ouvrages généraux et articles :*

BARLUET (Alain), « *Les fraternisations de Noël* », in *L'Histoire*, n° 107, janvier 1988.

BOUTEFEU (Roger), *Les Camarades. Soldats français et allemands au combat, 1914-1918*, Paris, Fayard, 1966, 457 pages.

BROWN (Malcolm), SEATON (Shirley), *Christmas Truce*, Londres, Pan Books, 2001, 262 pages.

BROWN (Malcolm), CAZALS (Rémy), MUELLER (Olaf) (sous la direction de FERRO (Marc)), *Frères de tranchées*, Paris, Perrin, 2005, 268 pages.

NICOT (Jean), *Les Poilus ont la parole. Dans les tranchées : lettres du front 1917-1918*, Bruxelles, Editions Complexe, 2003, 592 pages.

VERMEULEN (Coralie), *Ententes entre Français et Allemands des premières lignes pendant la Première Guerre mondiale*, mémoire de Maîtrise d'Histoire Contemporaine, Amiens, Université de Picardie, 2000, 126 pages.

WEINTRAUB (Stanley), *Silent Night. The Remarkable Christmas Truce of 1914*, Londres, Pocket Books, 2001, 238 pages.

WITKOP (Philipp), *Kriegsbriefe gefallener Studenten - In Verbindung mit den Deutschen Unterrichtsministerien*, München, Georg Müller, 1928, 353 pages.

WITKOP (Philipp ; éditeur scientifique), DESJARDINS (Paul), HERRMANN (E. ; traducteur), *Lettres d'Etudiants allemands tués à la guerre (1914-1918)*, Paris, Gallimard (Les Documents bleus. Notre temps, n° 26), 1932, 265 pages.

WITKOP (Philipp), WEDD (Annie F. ; traducteur), *German Students' War Letters*, Philadelphie, University of Pennsylvania Press, 2002, 376 pages.

**Témoignages :**

CAZALS (Rémy), *Les Carnets de guerre de Louis Barthas, tonnelier, (1914-1919)*, Paris, Maspero, 1978, 555 pages.

BILLIARD (Raymond), *Lettres de Guerre d'un chasseur alpin*, Villefranche, Imprimerie du Réveil du Beaujolais, 1922, 313 pages.

BRUTÉ de RÉMUR (général), *Histoire d'un Secteur calme, La 152<sup>e</sup> Brigade dans les Vosges*, Paris, Editions de la France Héroïque, 1929, 111 pages.

CHEVALLIER (Gabriel), *La Peur*, Paris, Stock, 1930, 319 pages.

CLAUDEL (H.) et COMBEAU (André), *La Grande Guerre à Ban-de-Laveline. Journal de Victor Demange, 21 juillet 1914 – 13 octobre 1915*, Ban-de-Laveline, A.S.C.B., 1993, 111 pages.

BACCONIER (Gérard), MINET (André), SOLER (Louis), *La Plume au fusil. Les poilus du Midi à travers leur correspondance*, Toulouse, Privat, 1985, 379 pages.

DUBARLE (capitaine Robert), *Lettres de guerre de Robert Dubarle, capitaine au 68<sup>e</sup> bataillon de chasseurs alpins, mort au champ d'honneur*, Paris, Perrin, 1919, 282 pages.

FRANÇOIS (Roger), *Le Soldat – sculpteur Antoine Sartorio ou journées ordinaires de guerre autour de Senones, 1914-1916*, Saint-Dié, Société Philomatique Vosgienne, 1999, 59 pages.

MAURICE (Georges), *Quand je les observais, 1914-1940-1945*, Paris, Lavauzelle, 1984, 349 pages.

PASCAL (Maurice), *Sous les obus avec le 6-7*, Villefranche-en-Beaujolais, Editions du Cuvier, 1934, 136 pages.

PIC (Eugène), *Dans la tranchée. Des Vosges en Picardie*, Paris, Perrin, 1917, 156 pages.

PINEAU (Georges), « *Le dernier Noël de la Grande Guerre* », in *Almanach du Combattant* 1971.

GAZIER (Georges), *L'Armistice du 11 Novembre sur le Front. L'entrée en Alsace*, Besançon, Imprimerie Dodivers, 1921, 19 pages.

SAINT-PIERRE (Dominique), *La Grande Guerre entre les lignes (1914-1916)*, Bourg-en-Bresse, M&G Editions, 2006, 794 pages.

----- O -----

**Nathalie BEAURENAUT, Jordan CLAUDE, Pierre-Yves CLAUDE, Marion COLIN, Maxime DESCHANET, Charlotte FLAMBEAU, Bénédicte ILLESTA, Aurélien MANGIN, Alicia POIROT, Romy RETTINGHAUS, Edwige VANÇON** ont travaillé sous la direction de trois professeurs :

**Isabelle BITTERLY (Allemand), Pascal BUZY (Histoire-géographie) et Eric MANSUY (Anglais)**

*Tous nos remerciements à Stéphan AGOSTO, Frédéric AVENEL, André BACH, Claude CHANTELOUBE, Marianne CHAROLLAIS-HUEZ, Jérôme CHARRAUD, Alain CHAUPIN, Patrick CORBON, François DARRIET, Hervé FAURE, Hubert GAY, Vincent JUILLET, Christine LEROY, François NOURY, Jean-Louis PIERRET, Jean-Claude PONCET, Daniel ROESS, Gilles ROLAND, Bruno TARDY. Par leurs documents, leurs conseils, leur aide de quelque sorte que ce soit, ils ont permis à ce projet de voir le jour.*



*Les élèves ayant participé au projet « trêves et fraternisations »*

*au cimetière militaire allemand du Bärenstall*

*puis au cimetière militaire français du Wettstein.*

